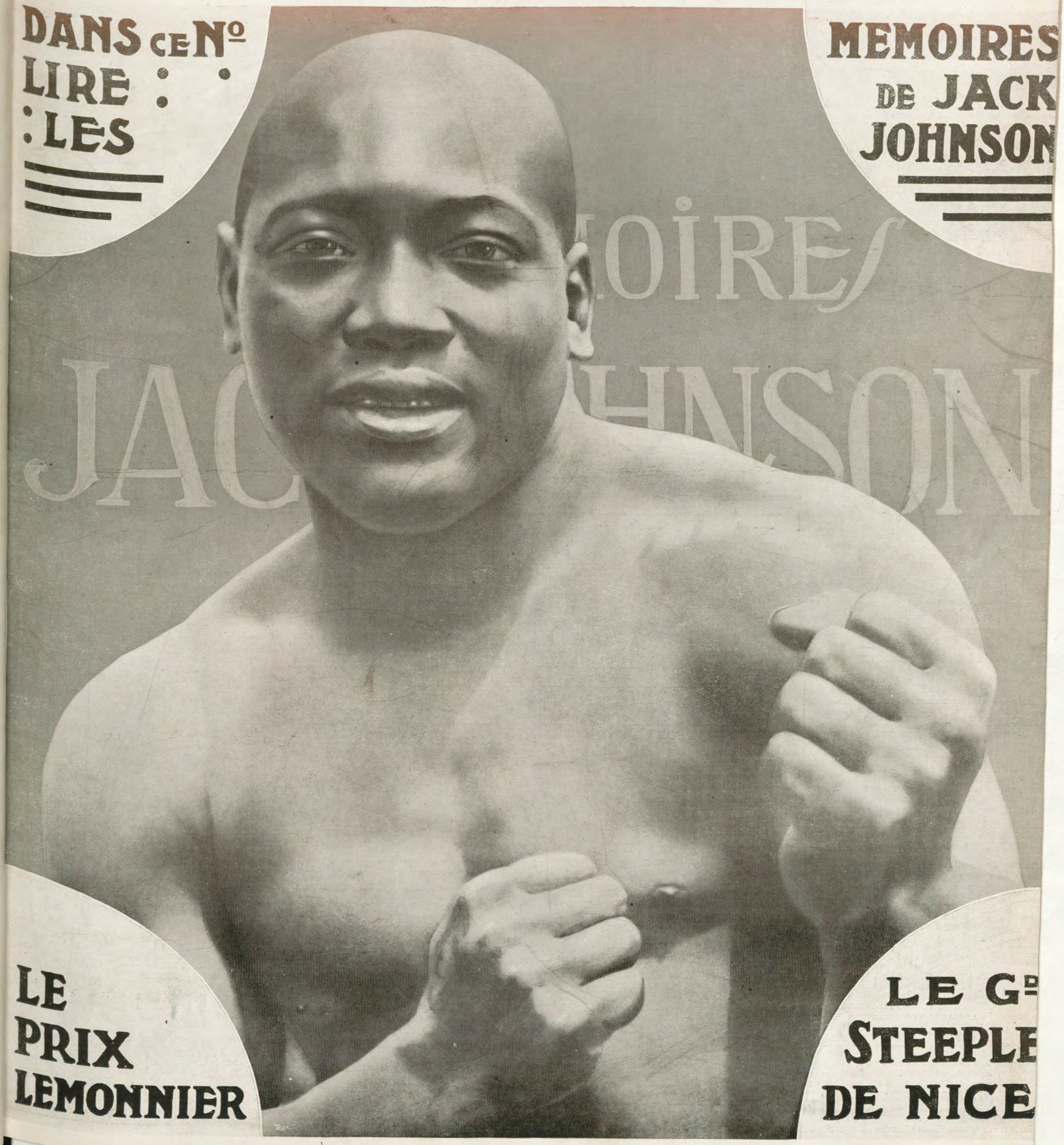
14e Année. — N° 644. Le Numéro : 50 centimes. Europe : 0 fr. 60 — Autres pays : 0 fr. 75. 21 Janvier 1911. — Tous les Samedis

LA VIE AU GRAND AIR

DANS CE N° LIRE : LES MEMOIRES DE JACK JOHNSON



LE PRIX LEMONNIER

LE Gd STEEPLE DE NICE

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

A LA CORBEILLE FLEURIE

BRISE EMBAUMÉE VIOLETTE

ED. PINAUD

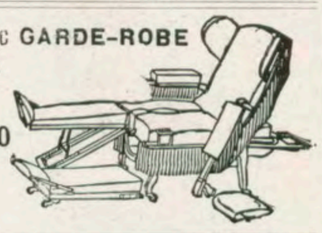
18, PLACE VENDÔME

PARIS

ne aux objets un brillant comparable à
i de la porcelaine. Elle s'applique au pinceau
ne ou deux couches. Résiste aux intem-
es et à tous lavages. En vente chez tous les
chands de couleurs. — *Exigez la marque*

TOMOTEUR AVEC GARDE-ROBE

UPONT



ue Hautefeuille, 10
PARIS (VIe)
éléphone 818-67
oi Franco du Catalogue
ICUNE SUCCURSALE

fficiers Ministériels

ENTE au Palais, le 15 février 1911, à 2 heures, en 1 lot : Grand immeuble à Paris

LEV. DE L'HOPITAL, Nos 18, 20 ET 22.

Contenance : 3 036 m. 41. Revenu brut
on : 22.025 francs. Mise à prix : 200.000 francs.
S'adresser à Me GIEULES, avoué à Paris, rue d'Alger, 6 ; Me ROUGEOT, avoué, et à Me COUTURIER, notaire.

---

ite au Palais, le 1er février 1911, à 2 heures.

: MAISON A FONTENAY-SOUS-BOIS,

10, rue Grognard. Mise à prix : 300 francs
s service d'une rente viagère de 1.200 francs.

PROPRIÉTÉ A FONTENAY-SOUS-BOIS,

, rue de Nogent Mise à prix : 3.000 francs.
dresser à Mes INBONA et FROMAGEOT, avoués ; THOUVENOT, notaire à Fontenay-sous-Bois, et CAMIER, notaire à Cambrai.

ENTE au Palais à Paris, le mercredi 8 février 1911, à deux heures, d'une

AVENUE DE TOURVILLE, 25.

ON
aris
nu brut environ : 12.140 francs. Mise à prix : 00 francs. S'adresser à Mes PLAIGNAUD, CHAIN jeune, MANCEAU, DOYÉ, CHARTIER, oués à Paris, et à Mes COUSIN et CRÉMERY, notaires à Paris.

ON Paris, r. Desrenaudes, 19, et r. Poncelet, 14.
le à Cce : 209 m. Rev. brut : 8.243 f. M. à p. :
fr. Adj. à 1 ench. Ch. Not. Paris, 7 février 1911.
à Me PLUCHE, not., 33, r. de la Chapelle, Paris.

---

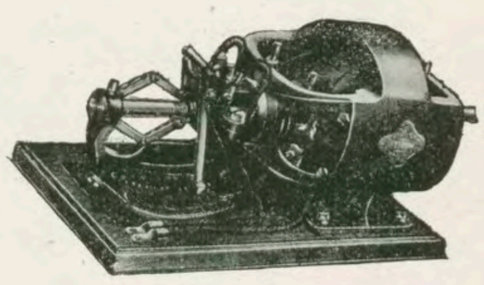
rs-s.-O. (S.-et-O.). Prop. r. de Léry. Terrain
m., gare Valmoprois. M. à p. : 12.000 f. et 500 f.
s terres et bois. M. à p. de 15 à 900 f. Adj. Mairie
ers, 5 février, midi. S'ad. Me PLUCHE, notaire, Paris.

Éclairage électrique des Automobiles

PAR LA

Dynamo=Phare EYQUEM

La seule ayant
7 ans d'expérience
Marche garantie
Éclairage incomparable



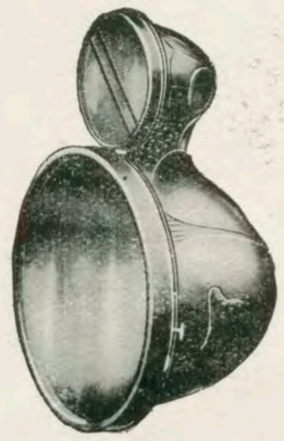
Dynamo EYQUEM.

La seule qui ne
brûle pas les lampes,
le voltage étant ri-
goureusement exact

Projecteur parabolique simple. Permet de voir un obstacle à 300 mètres.

Régulateur mécanique et facilement accessible

Pas de connaissances spéciales

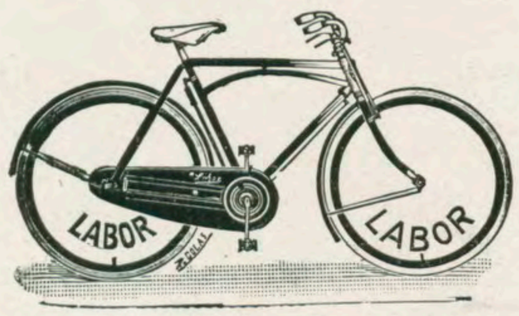


Projecteur parabolique double contenant aussi la larterne. Se place sur le tablier. Pas de boue, ne gêne pas la manivelle, éclaire mieux la route.

M. EYQUEM

191 et 195, Boulevard Pereire, PARIS

USINE & ATELIER DE MONTAGE : 85 et 87, rue Chaptal à LEVALLOIS-PERRET (Seine)



LABOR

Catalogue 48 pages franco.

23, Avenue du Roule

NEUILLY-SUR-SEINE

VOITURES A VENDRE

Dorénavant la Vie au Grand Air *publiera chaque semaine la liste, par ordre de puissance, des voitures à vendre signalées par leurs propriétaires à l'attention des autres lecteurs.*

Les demandes d'insertion doivent être adressées, 11, boulevard des Italiens, et accompagnées de la somme de 2 fr. par ligne.

9 HP Alcyon, 2 baq. pointe course, cap. acc. MARGALET, 6, rue de Jarente (4e). **1.500** f.

10 HP Peugeot, 4 cyl. 1911, châssis livrable sous huitaine. CORBIN, 23, rue Desrenaudes, Paris

12 HP Bayard, 4 cyl., coupé cond., int. lant., faces. bout. acétyl. diss. B. R. C. TERRAT, Nog.-s.-M

12-14 HP parf. état, 1 000 f. pièces de rech., 67, r. St-Dominique. Paris **3.500** f.

14 HP 4 cyl mag. dble ph., ent. lat., cap. p. b. DESCHAMPS, 5 *ter*, rue Chalgrin (Etoile). Tél 648-41 **2.900** f.

14-16 HP landaulet taxi Brouhot. VERBECQ, 31, rue Dulong. **2.200** f.

14-20 HP Renault 1910, double phaéton, occasion unique, état de neuf. Henri ROMBEAU, 5, rue des Parclaires, Le Perreux.

16-20 HP Lorraine-Diétrich, 4 cyl. mag., soupapes command. 1904, radiat. nouveau modèle. P. MENARD, 5, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, Paris. **1.500** f.

18-24 HP Peugeot 1907, double phaéton Fauray, revenue 21.000 fr., revue usine, nombreux accessoires. Photo sur demande. Léon JUILLET, rentier, Chalon-sur-Saône. **600** f.

20-30 HP Renault légère, double berline cuir grand luxe, G. PAGNON, 91 *bis*, avenue des Ternes. Tél. 628-44.

24 HP Occasion unique, limousine Ducommun, 4 cyl., parf. état, access. HUARD, huissier, Reims. **1.800** f.

Demandes et Offres d'Emplois

La Vie au Grand Air *publiera dorénavant chaque semaine en petites annonces : Offres et demandes d'emploi".*

Les insertions sont reçues 11, boulevard des Italiens, ou par correspondance accompagnée de la somme de 1 fr. 25 par ligne.

Demandes d'emplois

Jeune Anglais, ayant ent. connaiss. de la fabrication d'autos, demande emploi dans maison ou fabrique de 1er ordre. Parle français, allemand. Poss. hautes références. — B., 100, avenue Victor-Hugo, Paris.

On demande bons conducteurs avec caution pour taxis-autos, rue Emile-Allez, 3 (porte Villiers).

On demande jeune homme pour magasin et vente, connaissant pneus ; exige références sérieuses. Ecrire M. A., poste restante, bureau 62.

On demande prévôts professeurs (boxe, culture physique, gymnastique), ayant petite clientèle : soigneurs de malades et doucheurs — Médical-Hôtel, 26, faubourg Saint-Jacques, Paris.

Pointeau-comptable d'atelier, bien au courant des travaux aux pièces et à la journée. Ecrire de suite en indiquant références, âge et appointements, à G. A., 71, rue du Moulin-Vert, Paris, qui convoqueront Urgent

On demande un apprenti mécanicien de 16 à 17 ans Références exigées Pierre Bourras, 56, rue Pergolèse, Paris.

Offres d'emplois

La maison Gianoli, 26, boulevard Magenta, à Paris, cherche représentant expérimenté pour Paris et province salaire et commissions. Ne pas se présenter, écrire seulement avec références.

PRENEZ GARDE, Madam

vous commencez à grossir, et grossir, c'e
vieillir. Prenez donc tous les jours deu
dragées de **THYROIDINE BOUTY**, *et votre tai*
restera ou redeviendra svelte. — Le flacon
50 dragées est expédié franco par le LABORATOIR
3bis, R. de Dunkerque, Paris, contre mandat-poste de 4
TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT CERTA
en ayant soin de bien spécifier : *Thyroïdine Bout*

Pour le TOURISME comme pour la VILLE,

VIVE La 12 ch. 4 cyl

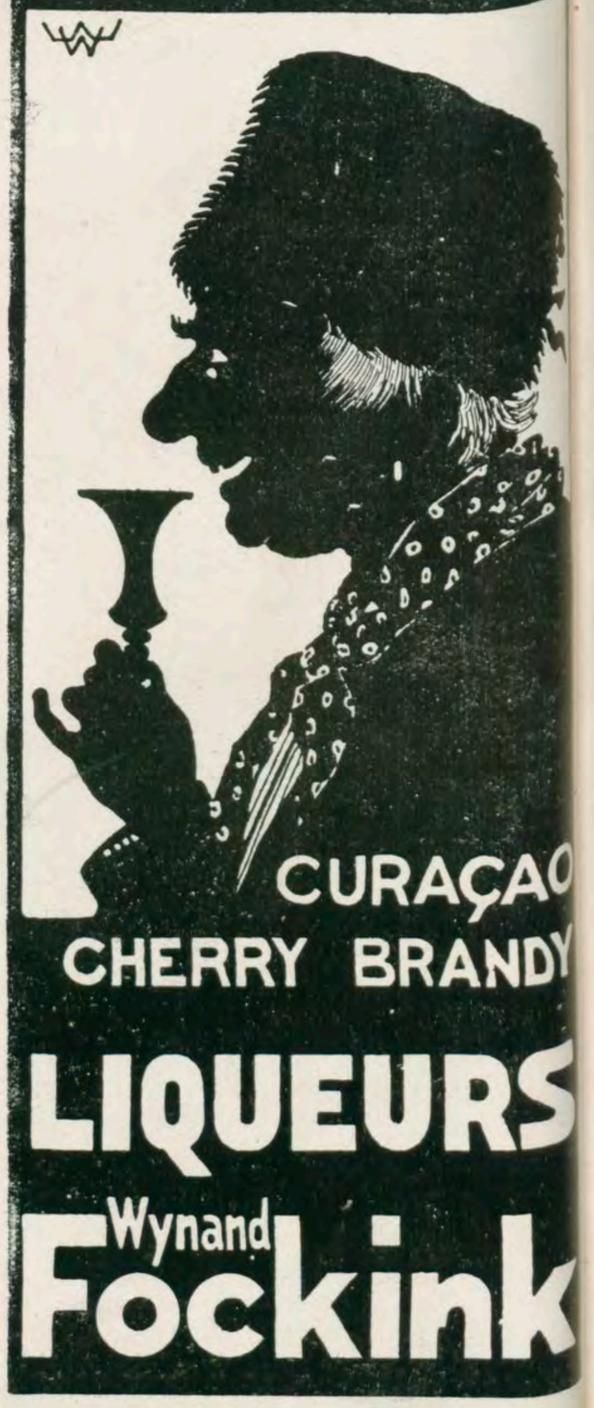
Gladiator

Chassis 6.500 fr
Catalogue franco

Bureaux et Usines: 29 Quai National, Puteaux. (Seine)

SAGE-FEMME Prend pens. à tte époque, consult. et co
MAZE (), 142, BOUL. MAGENTA. PARI

SAGE-FEMME 1re cl. Pensionnaires toute époq
BARLET, 112, rue Reaumu
beauté des Seins. Epilation. Obésité. — *Renseignements gra*



CURAÇAO
CHERRY BRANDY
LIQUEURS
Wynand Fockink

Tous droits de reproduction et de traduction sont réservés pour tous pays. Copyright in U. S. A. by Pierre Lafitte et Cie, January 21th 1911.

La Vie au Grand Air

ABONNEMENTS :
France, 24 francs. — Étranger, 28 francs.
Changement d'adresse : 0 fr. 75
Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande.
Les abonnements d'un an peuvent être payés en deux fois.

21 Janvier 1911 — N° 644
ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & Cie
Direction et Rédaction : **90, av. des Champs-Élysées. Paris — Tél. 528-64-66-68**
Salle d'exposition : 9, avenue de l'Opéra.
Messageries : 56, avenue du Maine.
Publicité : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, boulevard des Italiens.

PUBLICITÉ
Pages d'Annonces, la ligne .. .. 2 fr.
La page .. .. 600 fr.
Encartage .. .. 750 fr.

Mme FRANCK VA FAIRE UNE VISITE A LÉON MORANE

Mme Franck, qui fut victime d'un terrible accident à Eastbourne, en Angleterre, vient de revenir à Paris. Elle s'aide encore de ses béquilles, mais d'ici peu elle pourra, telle la baronne R. de Laroche, les abandonner pour remonter en biplan. Elle a eu la délicate attention d'aller rendre visite à son confrère d'aviation et de malheur, Léon Morane. Le pauvre aviateur est étendu pour quelque temps encore, et il lui tarde d'aller expérimenter son monoplan.

ALPHONSE KIRCHOFFER

Terrassé par une longue et douloureuse maladie, le maître fleuretiste Kirchoffer est depuis longtemps éloigné de la planche. Un assaut en son honneur est organisé pour le 16 février prochain.

C'est une belle carrière de tireur que celle dont une double amputation vient prématurément et affreusement de nous priver ! Alphonse Kirchoffer n'était qu'un enfant lorsque la mort de son père le créa chef de famille, lui laissa des sœurs cadettes et sa mère à soutenir ; mais si jeune, il avait déjà dans le caractère cette combativité et cette tenacité qui devaient être plus tard les caractéristiques de son jeu.

Et il trouva en le grand maître Vigeant un protecteur et un professeur incomparables. Ce dernier aida les faibles épaules du jeune maître à supporter leur lourd fardeau. Et, quotidiennement, il le fit plastronner. Bientôt le petit gaucher mince et brun que l'on avait déjà applaudi au Grand Hôtel contre un autre fils de maître d'armes, le jeune Soyez, non seulement se plaça en tête de sa génération, mais au tout premier rang des champions français. Plusieurs maîtres et amateurs très illustres furent par lui absolument malmenés...

A cette époque (1893), le fleuret régnait encore en maître suprême et les tireurs italiens donnaient a nos représentants beaucoup de fil à retordre. Pini, Greco, Conte, Sartori notamment avaient à Paris même fait passer de fâcheux instants à certains de nos champions.

Kirchoffer fit alors une étude spéciale du jeu italien dont il s'assimila certains principes et que désormais il combattit d'une façon constamment brillante. Il soutint à cette époque, contre Conte notamment, plusieurs assauts dont le classicisme et l'animation furent sensationnels.

A ce moment, Pini, venu à Paris pour combattre Rüe, l'illustre gaucher français alors en pleine maturité d'âge et de talent, vint tirer à la salle Jean-Louis que dirigeait Kirchoffer. En présence de Vigeant, Kirchoffer et Pini soutinrent une passe véhémente — toute à l'avantage du maître français a-t-on affirmé — et où, en tout cas, Pini fut blessé à l'aisselle par un tronçon de lame brisée. L'assaut Rüe-Pini ne put avoir lieu — et il fut remplacé par un duel très inattendu.

Rüe reprocha vivement à Vigeant d'avoir laissé le jeune gaucher Kirchoffer faire contre Pini un assaut qui pouvait être considéré comme une préparation directe à sa rencontre avec lui Rüe, autre gaucher ; il voulait y voir une déloyauté de Vigeant. Une rencontre eut lieu à Saint-Ouen au cours de laquelle Vigeant fut légèrement blessé au front.

Kirchoffer se trouvait alors extrêmement en vue, mais n'avait pas encore absolument et nettement conquis ses éperons d'or. Une belle occasion se présenta à lui, et il sut en profiter.

Le premier grand Tournoi International organisé en France par le *Figaro* et la Société d'Encouragement eut lieu en Juin 1896. Le premier prix de la section des professeurs fut remporté dans un style purement admirable par le jeune gaucher qui battit là l'élite des maîtres européens.

Il songea aussitôt à tirer de sa victoire les avantages pécuniaires qu'elle pouvait offrir. A l'exemple de Pini, il devint une sorte de « Globe Trotter » du fleuret ; toutes les grandes métropoles l'applaudirent contre les plus illustres tireurs du monde. D'autres professeurs français ont formé plus d'élèves que lui ; à cet égard Kirchoffer n'est pas un champion. Mais aucun n'a fait plus d'honneur à son pays dans les rencontres internationales. Son extraordinaire combativité, sa science, l'adresse avec laquelle il dosait son entraînement en sorte d'être toujours prêt et jamais surentraîné, firent si bien qu'il ne compte pas à cet heure un seul assaut médiocre. Souvent, en voyage, il avait à croiser le fer presqu'à l'improviste et toujours il remportait un avantage écrasant.

Au tournoi de 1910, la chance le défavorisa un peu. Dans l'assaut final, très fatigué, il fut battu d'une touche par Lucien Mérignac. Mais en 1905, il renouvela facilement son succès de 1896.

Kirchoffer.

Le fameux et sympathique escrimeur qui vient de subir une terrible opération.

A cette époque, après une belle série d'assauts à Londres où il rencontra Pini devant le roi Edouard VII, il partit en tournée en Italie. De l'autre côté des Alpes, il remporta une telle suite de succès, qu'unanimement, les sportsmen italiens déclarèrent que le seul champion qu'ils pouvaient lui opposer était Agesilao Greco, établi alors à Buenos-Ayres.

Une rencontre fut organisée dans cette ville entre notre petit champion français et Greco. Celui-ci, de l'avis unanime fut ultra battu.

Jusque-là, Kirchoffer avait combattu le mouvement épéiste. Il se laissa pourtant gagner par les séductions de l'arme triangulaire, et de l'assaut sans convention.

En collaboration avec M. H.-G. Berger, il créa une méthode de pointage que l'on appela le système Kirchoffer-Berger. Et à diverses reprises, il fit en public d'excellents assauts d'épée. D'ailleurs le jeu de fleuret *gaucher* est beaucoup plus près de l'épée que le jeu de fleuret *droitier*. Et puis, Kirchoffer n'a jamais eu les mauvaises habitudes fréquentes chez les fleurettistes et qui consistent à se cacher derrière le bras replié, à se coucher en avant afin de ne présenter à l'adversaire que les parties du corps où les coups sont dits ne pas compter. En outre, ses parades chassaient énergiquement le fer et étaient suivies de ripostes toujours bien couvertes.

Je ne connais pas de jeu simple, plus clair et plus puissant que le sien. Sa petite taille l'obligeait fréquemment à attaquer en marchant, ce qu'il faisait avec une virtuosité extraordinaire, soit en trompant le fer, soit en s'en emparant, mais souvent aussi il tirait d'allonges directes avec la netteté et la promptitude d'un ressort qui se détend.

Il touchait le plus souvent par quarte droit, soit en attaque, soit en contre-temps, mais il avait en main toute la gamme des coups possibles. Son sentiment de la distance était incomparable. Il excellait à faire tirer court l'adversaire plusieurs fois de suite, puis à l'arrêter sur sa marche avec une précision déconcertante, ou à parer-riposter cette fois sans rompre.

Il employait aussi beaucoup le coupé dessus ou dessous en demi corps-à-corps. Son jeu de jambes est un des plus « finis » qu'on ait jamais admiré.

Mais le travail excessif auquel justement ses jambes avaient été soumises dès l'enfance eurent de fâcheuses conséquences ; tout d'abord, de fortes varices se déclarèrent ; le jeune maître dut se soigner très sérieusement ; il semblait complètement remis, quand l'extraction malheureuse d'un ongle incarné détermina une artérite aiguë qui dégénéra bientôt en gangrène des extrémités.

Ce furent des souffrances atroces que le jeune champion supporta stoïquement.

On put craindre un moment que l'amputation des deux jambes ne soit nécessaire. Heureusement Kirchoffer ne connaîtra pas une infirmité aussi décisive.

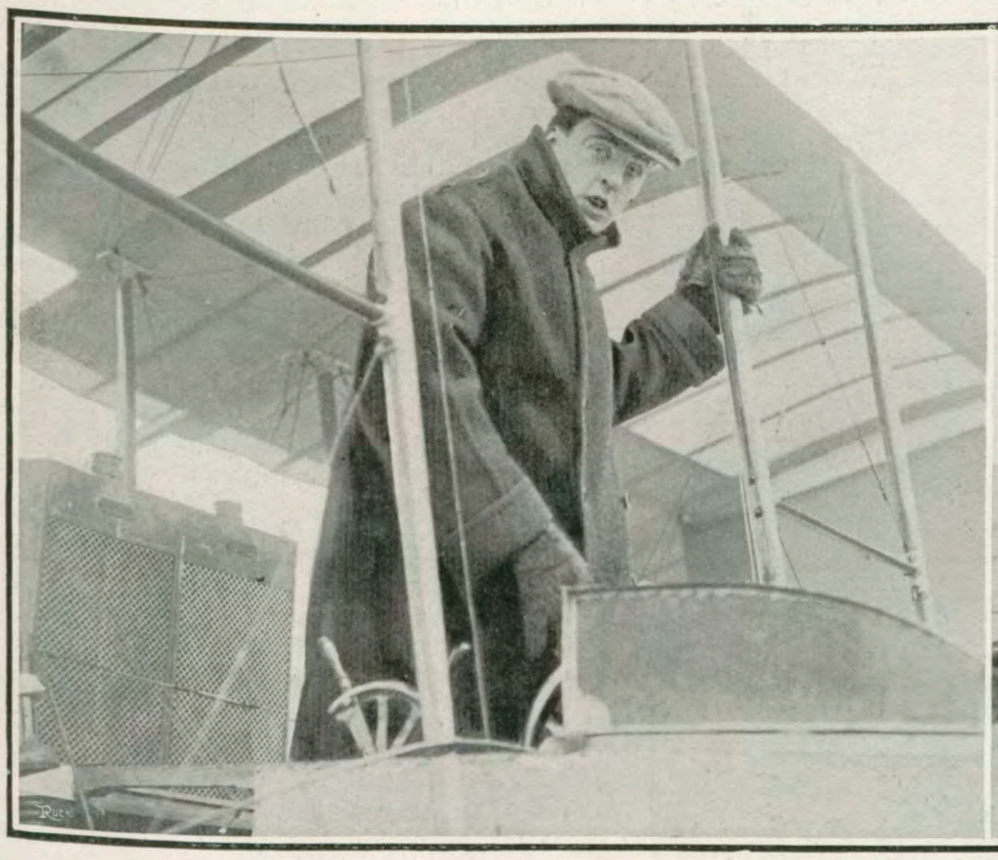
Un pied et la moitié de l'autre ont dû lui être enlevés, mais à cela le mal est maintenant circonscrit et même rien n'empêchera notre maître d'être comme Vigeant, un admirable professeur après avoir été un admirable tireur. Il pourra donner leçon. Il a fait ses preuves comme tireur — combien largement ! — il consacrera toute son attention, toute son énergie à « faire des élèves ».

Voici de longs mois que Kirchoffer est immobilisé et contraint aux soins les plus coûteux. En sa brillante carrière, il a gagné beaucoup d'argent, mais il a fait vivre sa famille, il a doté ses sœurs. La convalescence est toute proche, heureusement. Néanmoins, pour l'aider à passer tranquillement les quelques semaines qui l'en séparent, un grand assaut international est organisé à son bénéfice. Tous les noms de l'escrime internationale y prendront part. Si jamais manifestation de solidarité fut belle et juste, c'est bien celle-là !

J.-Joseph Renaud.

MON VOL LE PLUS ÉMOUVANT (1)

Nous terminons aujourd'hui la publication des impressions d'aviateurs sur leur vol le plus émouvant. Les champions ont tenu à nous répondre et nous ont ainsi permis de donner cette suite d'articles qui a commencé dans le numéro de Noël.



Moore-Brabazon.

L'ancien champion du volant, qui s'adonna à l'aviation dès le début du nouveau sport.

Marcel Hanriot.

Le benjamin des aviateurs qui, malgré son âge, compte déjà de nombreux succès à son actif.

Ma plus émouvante expérience d'aéroplane fut celle que je fis en Angleterre, quand j'effectuai mon premier vol. J'avais fait 300 yards et j'étais à environ 50 pieds de haut, lorsque la tige de commande du gouvernail se brisait. L'appareil tombait sur le côté lentement, mais sûrement. Je voulus rétablir mon équilibre, mais en vain. Tous les organes étaient cassés. Et je continuais ma chute sans pouvoir me sauver. La mort était inévitable. Mon biplan vint s'écraser sur le sol juste sur ma poitrine. Par miracle, j'étais sorti des décombres sans une blessure, sans une marque, mais avec une forte note de réparations !

J.-T.-C. Moore-Brabazon.

Ma plus rude impression en aréoplane ! je m'en souviendrai longtemps encore.

C'était le 3 juin dernier, je n'avais encore que 15 ans et, depuis quelques semaines seulement, je m'exerçais à voler : pour ce jour-là, nous avions décidé que j'essayerais d'atteindre Châlons.

Le temps était superbe, je fis sortir mon aéroplane, un grand appareil à deux places où j'allais seul, et je le fis mettre en marche.

Mon père partit par la route comme s'il avait eu encore sa voiture de course entre les mains, et moi je piquai dans le ciel bleu, vers Reims d'abord, puis vers Châlons en passant au-dessus de la route.

Tout allait bien, le moteur ronflait à merveille, je distinguais en bas ceux qui me suivaient en me faisant des signes et mon père qui, arrêté, réparait à la hâte un pneu crevé.

Soudain, au passage des collines de Reims, le vent s'éleva, c'était la première fois que j'avais affaire à lui et à ces fameux remous que je connais maintenant. Les tourbillons s'engouffraient sous mes deux grandes ailes et les tordaient comme si on les avait tirées avec une main d'une puissance inouïe. J'étais emporté et déporté, tantôt sur le côté, tantôt en avant et en arrière.

Je devais voler environ à 500 mètres. D'un seul coup, j'étais redescendu de près de 200 mètres. Sans même penser à atterrir pour attendre une occasion plus favorable, du gouvernail et du gauchissement je travaillais sans cesse à me redresser.

Mes lunettes étaient pleines d'huile, il fallut les arracher. Combien de temps cette lutte dura-t-elle. Je ne saurais le dire ? Mais je n'oublierai jamais le travail que me donna sur le moment cet immense oiseau que j'avais peine à contenir.

Je ne savais plus trop où j'en étais, quand je pus lire le nom de la station de « Sillery » près de laquelle je passais.

Enfin ce fut Mourmelon, le camp, les hangars : en un instant le champ fut plein de monde. Je descendis en vol plané à l'ébahissement de la foule, ahurie de voir soudain tomber du ciel cet appareil et ce pilote inconnus. J'avais parcouru les 30 kilomètres en 20 minutes.

Toutes les écoles étaient là, on me porta en triomphe, on m'offrit le champagne, mais je tenais surtout à retourner à Bétheny.

Mon père arriva enfin et me félicita, seulement il ne voulut jamais me permettre de repartir : j'étais trop fatigué par la lutte que j'avais eu à soutenir dans le vent : les yeux me brûlaient, les bras et les jambes étaient raidis par le travail des leviers et du gouvernail.

On gara mon appareil dans un hangar, et trois jours après je rentrais à Reims.

A cette époque, c'était un grand voyage, j'étais tout heureux et tout fier, je passais mon brevet et je commençais ma saison de meeting.

Marcel Hanriot.

Mlle Jeanne Herveu.

Mlle Jeanne Herveu s'est attaquée à la Coupe Femina et est détentrice du Prix de la Passagère.

La première impression que je ressentis en aéroplane date d'une promenade que je fis avec Effimoff. Dès ce jour, je me rendis compte que je saurais voler. Jamais je ne fis mieux connaissance avec les montagnes russes et les tire-bouchons. Nous rasons terre, puis nous nous élevons soudain à 150 mètres. Tout à coup, deux arbres nous barrent la route. Avec une adresse incomparable, Effimoff passe entre les deux, puis nous nous élevons à 100 mètres. A ce moment un tuyau du radiateur éclate. J'ai le dos ébouillanté par l'eau qui m'inonde. Je crie à mon pilote : « Je brûle ! » Mais il ne comprend pas le Français. Je suis obligée de le bourrer de coups de poing : il se retourne, voit la vapeur. C'est alors une descente planée vertigineuse ! Cet incident dura une minute ou deux, mais il me sembla bien long. Et j'en ris maintenant, malgré les cicatrices qui m'en sont restées !

Une autre expérience beaucoup plus calme, mais combien délicieuse, fut le vol qu'Henry Farman nous fit accomplir à mon mari et à moi, pour le record avec deux passagers. J'étais assise sur un petit siège assez confortable et accoudée sur les réservoirs. Durant 1 h. 15, je pus méditer, rêver et même prendre des notes que je conserve précieusement.

Une journée dont je me souviendrai longtemps fut mon premier vol en public. Naturellement, l'appareil avait été retardé en cours de route. Je ne l'avais eu qu'au dernier moment, juste le temps de le monter. Et pourtant, les tourments ne faisaient que commencer. La foule ne voulait pas comprendre que le vent soufflait en tempête et que l'aérodrome était grand comme un mouchoir de poche, qu'il était entouré de maisons et coupé par un chemin de fer, et qu'il était dangereux de

(1) Voir les nos 638, 640 et 643.

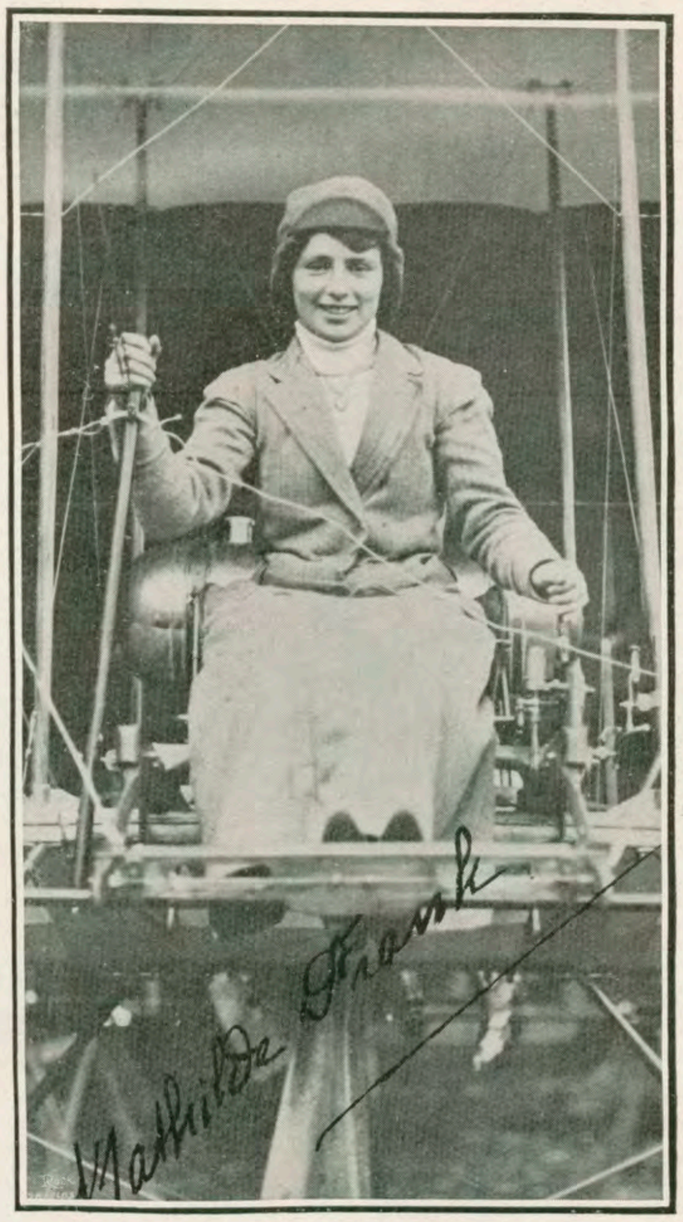
s'aventurer dans ces conditions. Bref, dans la soirée, le vent s'étant un peu calmé, je consens à sortir pour échapper aux cris et aux hurlements du public et aux menaces des commissaires. Je vole à ma guise, je me dirige vers la mer, là au moins plus d'obstacles, plus de cheminées. Mais le brouillard tombe, s'épaissit et je ne retrouve plus mon chemin. Je cherche un pré et, malgré l'effroi des chevaux qui broutent, j'atterris sans encombre. J'entends des trompes d'autos, des exclamations d'angoisse et je vois arriver les commissaires avec des figures bouleversées à la suite de ma si longue absence. Ils pensaient me trouver gisant sous l'appareil ! Et il me faut écouter les remontrances des directeurs de l'exhibition. Ils me menacent de rompre mon contrat si je ne vole pas exclusivement dans l'enceinte de leur mouchoir de poche. Ils ignorent les risques, mon accident les leur a montrés peu après.

En définitive, l'aviation par elle-même est merveilleuse, mais hélas ! tout ce qui l'entoure dès le début, depuis le moment où il faut attendre son tour pour la leçon, et bien d'autres inconvénients, le retard dans la livraison d'un appareil, les impresarii qui exigent que vous voliez par n'importe quel vent et souvent la difficulté de se faire payer : voilà le revers de la médaille !

MATHILDE FRANCK.

Quel est le vol dites-vous qui m'ait laissé le plus d'impression ?

C'est assez facile à trouver, d'autant plus que je n'ai qu'à me rappeler une chose très agréable. C'est donc lorsque j'ai volé comme passagère dans un superbe Blériot à deux places et avec Leblanc comme pilote. Nous allâmes voler sur Pau... et les environs. Je revois encore la perspective de la ville ; de huit cents mètres de haut, laissant à droite les Pyrénées couvertes de neige, et voyant dessous couler le Gave. C'est alors que l'on se rend compte de la beauté de l'aviation avec un tel spectacle sous les yeux, et étant confortablement assise dans un appareil de tout repos, dans lequel on a une confiance absolue, avec un pilote tel que Leblanc... c'est tout dire...



Mme Franck.

Mme Franck qui, à l'instar de la baronne de Laroche, fut victime d'un très grave accident au cours d'un meeting.

Quant à mes impressions de vol seule, je laisse à d'autres plus anciennes que moi le soin d'intéresser vos lecteurs.

Je suis une brevetée de fraîche date, mais je dois avouer que j'ai déjà ressenti quelques émouvantes impressions. Lorsque je m'attaquai à la Coupe Femina à Pau, je n'étais pas encore très familiarisée avec mon appareil muni d'un moteur nouveau. Le temps pressait, je me décidai de partir un matin. C'était le jour où ce pauvre Legagneux se mettait en piste pour tenter de battre le second record de Tabuteau. La température était excellente, nous étions pleins d'espoir l'un et l'autre. Nous volions déjà depuis de longs instants, j'avais parcouru 145 kilomètres, j'étais à 20 kilomètres environ des records, quand s'éleva un de ces ouragans, comme seul le soleil traître en fait arriver à Pau. Nous luttions désespérément l'un et l'autre contre les éléments. Lagagneux et moi savions quelle dure partie nous jouions. Nous étions arrivés au terme ultime, lui pour la Coupe Michelin 1910, moi pour la Coupe Femina. C'était le 31 décembre, il ne fallait pas abandonner ou « adieu veaux, vaches, » etc...

Nos appareils tanguaient avec une frénésie lamentable. Nous montions, puis un remous nous précipitait à 20 mètres en-dessous. Le gauchissement était incapable de nous rendre l'équilibre. Et nos bras et nos jambes s'escrimaient et nous n'avancions plus. Le premier moment passé, nous espérions encore que la bourrasque voudrait bien s'apaiser. Mais inutile d'insister ! Plus cela allait, plus nous souffrions du même état de choses.

Vraiment, continuer était trop dangereux. Il était téméraire de chercher à demeurer plus longtemps dans les airs. C'était aller aux devants de la casse et de la chute inutilement. Je descendis la mort dans l'âme, désespérée de laisser échapper la Coupe au moment où je croyais en approcher les lèvres. Je craignais pour les premiers tours mais au 145e kilomètre plus j'allais, mieux je me trouvais. J'étais sûre de la victoire. Les éléments en décidèrent autrement.

Avouez que c'est bien un vol émouvant !

J. HERVEU.

Les Grands Concours de la *Vie au Grand Air*

La *Vie au Grand Air* organise cette année de grands concours dotés chacun de prix importants suivis d'un Concours Général auquel sera attribué un premier prix de 500 francs en espèces.

DANS notre dernier numéro, nous avons annoncé à nos lecteurs que nous allions organiser de grands concours pendant l'année 1911. Nous allons aujourd'hui leur donner de plus amples renseignements et nous espérons que devant l'attrait de cette innovation, tous ceux qui nous lisent voudront bien répondre aux questions essentiellement sportives que nous leur poserons.

Nous n'avons pas voulu reprendre les antiques problèmes qui consistent à mettre des corps dans une partie de la page, des têtes dans une autre et à prier les lecteurs de reconstituer ces athlètes guillotinés. Nous désirons avant tout exercer la sagacité des sportsmen en leur demandant de prévoir les vainqueurs des principaux events de chaque sport. De cette façon, ils devront faire preuve d'un éclectisme rare, car nous organiserons à la fin de l'année un Concours Général auquel ne prendront part que les lauréats des concours précédents. Nous le limiterons aux cinq premiers de chacun d'eux.

Les dix concours seront clos respectivement le 15 de chaque mois, à partir du 15 février jusqu'au 15 novembre. Et le 15 décembre se terminera la série par la clôture du Concours Général.

Ces épreuves sont ouvertes à tous les lecteurs abonnés et non abonnés. Nous ne voulons pas exercer de pression pour obliger à s'abonner ceux qui y prendront part. Mais nous nous permettrons de rappeler que ceux-ci ont un grand avantage à souscrire un abonnement, étant donné la réelle économie et les primes dont ils peuvent bénéficier.

C'est ainsi que pour 24 francs par an (pour la France) les abonnés reçoivent 52 numéros, dont :

45	à	0 fr. 50	=	22 fr. 50
6	à	1 fr.	=	6 fr.
1	à	2 fr.	=	2 fr.
				30 fr. 50

soit une économie de 6 fr. 50 sans oublier les primes et autres avantages dont nous tenons la liste à leur disposition.

Nous commencerons la série de nos concours au jour de la publication de ce numéro. Voici le sujet du premier concours :

CONCOURS DE FOOTBALL RUGBY

1re question : *Quelle sera l'équipe qui remportera le Championnat de France de football rugby ?*

2e question : *Quelle sera l'équipe qui se classera seconde ?*

Pour départager ceux qui auront répondu exactement aux deux premières questions, nous poserons les deux questions subsidiaires suivantes :

1° *Quel sera le nombre de points marqués par l'équipe gagnante ?*

2° *Quel sera le nombre de points marqués par l'équipe perdante dans la finale ?*

CE CONCOURS SERA OUVERT LE 21 JANVIER.

IL SERA CLOS LE 15 FÉVRIER A MIDI.

Nous lui attribuerons les prix suivants :

1er prix : 50 FRANCS EN ESPÈCES.

2e prix : 6 volumes reliés de *Sports-Bibliothèque.*

3e prix : 3 volumes reliés de *Sports-Bibliothèque.*

4e prix : 2 volumes reliés de *Sports-Bibliothèque.*

5e prix : 1 vol. relié de *Sports-Bibliothèque.*

Du 6e au 10e prix, 1 volume broché de *Sports-Bibliothèque.*

Ces prix seront les mêmes pour les dix autres épreuves.

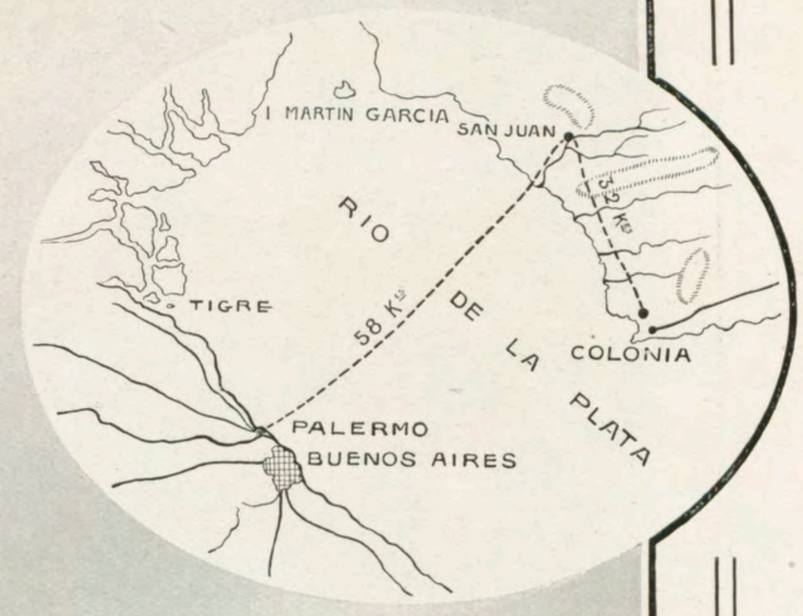
Cette série de concours se terminera par un Concours d'Honneur, auquel ne seront admis à prendre part que les dix premiers de chacun des dix concours. Nous pouvons annoncer d'ores et déjà que le premier prix sera de

500 FRANCS EN ESPÈCES

Nous en donnerons le sujet dans le numéro du 25 novembre, en même temps que le classement du dernier concours.

Toutes les réponses devront être adressées à la *Vie au Grand Air*, 90, avenue des Champs-Elysées, avec la mention *Concours de la Vie au Grand Air*. Tout concurrent devra joindre à sa réponse le bon de concours qui se trouve à la page IV des annonces.

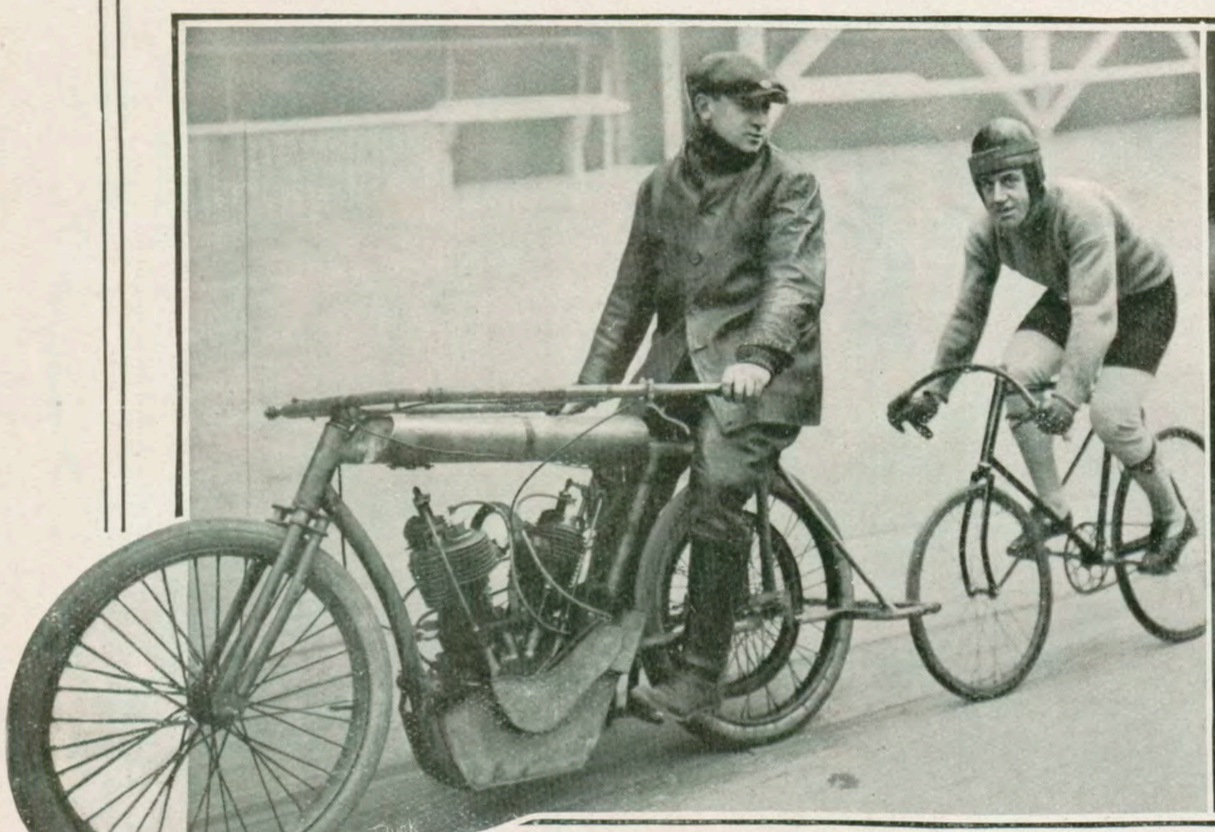
UN EXPLOIT DE CATTANEO



CATTANEO TRAVERSE LE RIO DE LA PLATA

Le 16 décembre, l'aviateur Italien Cattaneo prenait le départ pour tenter la traversée du Rio de la Plata. Un prix de 100.000 francs était attribué à celui qui la réussirait le premier. Le parcours était en ligne droite, mais Cattaneo se perdait. Il atterrissait alors à San Juan, faisait le plein d'essence et repartait. Il arrivait à San Carlos à 4 h. 35, après avoir accompli un voyage de 90 kilomètres dont les 58 de la première étape au-dessus de l'eau. En médaillon, le parcours suivi par Cattaneo. Détails techniques : monoplan Blériot, magnéto Bosch.

Le Vainqueur des Six Jours à Paris



Moran derrière motocyclette.

Moran n'est pas seulement un coureur de grand fond, il s'est acquis une belle notoriété derrière motocyclette.

Moran se fait masser.

Après son entraînement, Moran se fait masser, tandis qu'il cause avec Brocco son équipier des Six Heures.

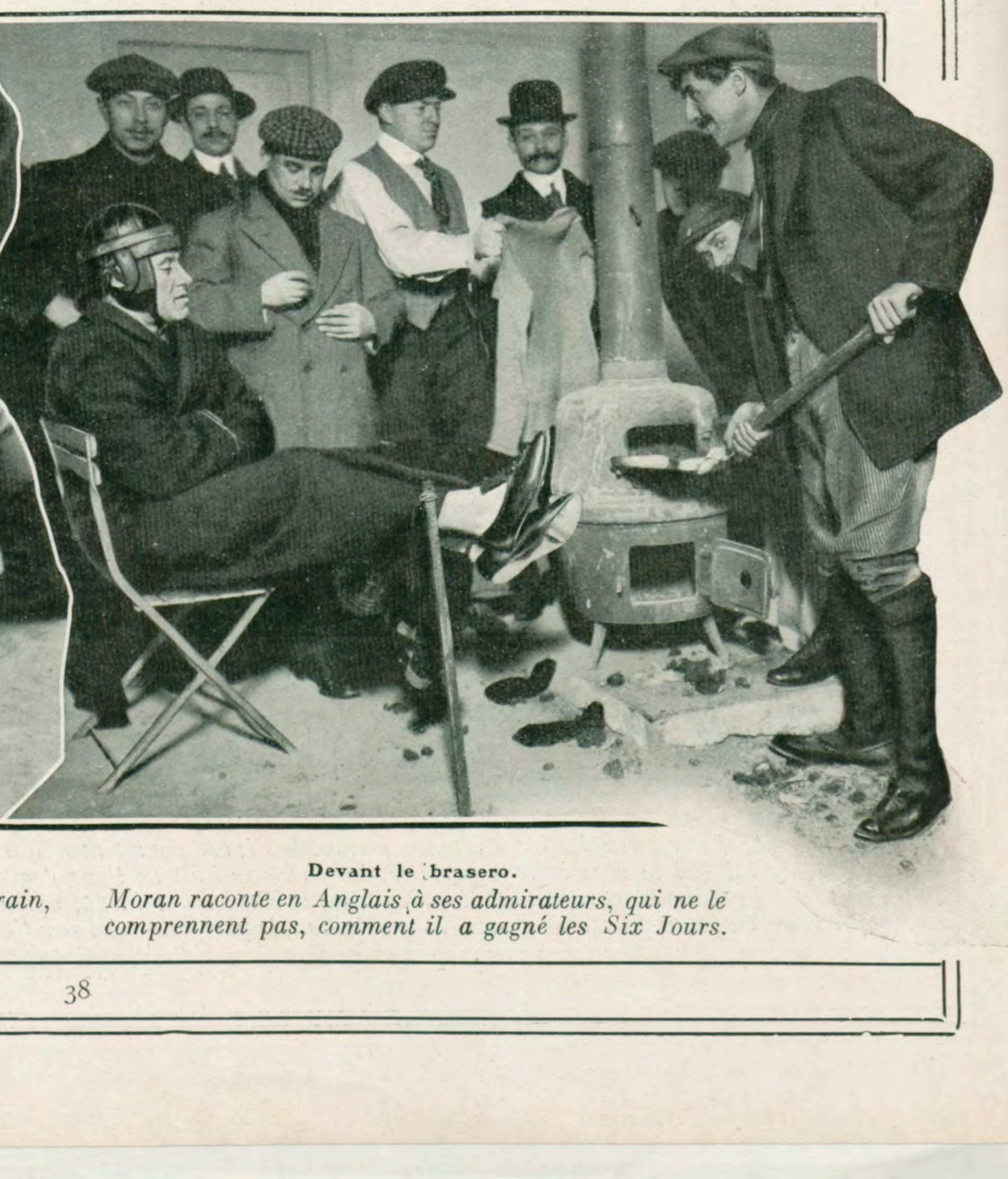
MORAN, qui triompha dans les six jours de Madison-Square n'est pas un inconnu pour nous. Il est déjà venu en France où il courut de façon très honorable derrière motocyclette. Mais sa plus grande célébrité date de sa victoire dans la fameuse épreuve de New-York où il parvint avec Root à battre l'équipe Rutt-Clark qui, avait pourtant réussi à rattraper ses deux tours de retard. D'ailleurs, Moran est un vieux malin des Six Days. Demandez plutôt à Petit-Breton qui vous racontera la chute que lui fit faire volontairement le laitier de Chelsea. Car Moran est un ancien laitier. Il va nous montrer ses talents dans les courses de longue haleine en faisant équipe avec Brocco dans l'épreuve de six heures au Vélodrome d'Hiver. C'est un homme d'une résistance et d'un courage inouïs. Il est capable de supporter les plus grandes fatigues sans ralentir son allure et il n'hésite jamais pour s'assurer la victoire ou la donner à son team, à employer les moyens les plus sûrs. Root a dû en grande partie sa victoire à son camarade. Il faut espérer que Brocco, le coureur de train par excellence, l'aidera comme il convient dans la course qu'ils vont fournir, et qu'à eux deux ils vont faire tomber les records. Hélas ! sur piste couverte, ils ne seront pas officiels!

Dimanche dernier, Moran fit ses débuts et fut longuement acclamé au Vélodrome d'Hiver, dans une exhibition de 5 kilomètres en 4 m. 33 s. 1/5, derrière la moto de Moreau.

J. M.

Un peu de lutte réchauffe.

Il fait froid avant l'entraînement. Aussi, pour se mettre en train, Moran et Brocco se livrent-ils à un petit match de lutte.



Devant le brasero.

Moran raconte en Anglais à ses admirateurs, qui ne le comprennent pas, comment il a gagné les Six Jours.

La Vie au Grand Air

SPORTING-CLUB DE FRANCE CONTRE STADE NANTAIS

SUR LA LIGNE DE BUT DU STADE NANTAIS

Tour à tour les deux équipes prirent l'avantage et portèrent le jeu dans les buts adverses, Vezzani du Sporting, qui vient de passer Galliot, mal arrêté par un Nantais, va éviter Percy Busch, et sur un avant se laisse tomber derrière la ligne de but adverse, marquant un essai qui sera des plus contestés et soulèvera dans le public de violentes protestations.

DÉCIDÉMENT, le Sporting n'a pas de chance avec ses matches d'entraînement, déjà, le 8 janvier, sa rencontre avec le Bordeaux Etudiants Club avait déçu les nombreux amis des blancs et noirs. Dimanche dernier, la partie avec Nantes ne fut guère meilleure et je doute fort qu'au point de vue entraînement, la rencontre ait eu des résultats appréciables et meilleurs.

Les deux équipes sont également bonnes et solides, on y travaille dur et avec conscience, mais la fougue et la brutalité y remplacent trop souvent la tactique.

Comme il avait gelé toute la nuit, le terrain était dur et glissant, personne n'avait confiance en soi-même et ne voulait se risquer; le jeu s'en ressentit, les plaquages furent rares, et les deux équipes essayèrent tour à tour du dribbling sans grand succès d'ailleurs.

Le Sporting, avec sa bonne ligne d'avants homogène, essaye d'abord d'imposer son jeu et y réussit assez souvent grâce à Eutrope, Cadenat et Moure, mais il faut bien avouer aussi que le S. C. U. F. a une façon toute particulière de concevoir la mise du ballon en mêlée et que, avec sa jambe, empêcher celui-ci d'entrer est pour Pichereau un jeu d'enfant; par compensation d'ailleurs, les demis Nantais semblent aimer beaucoup se placer derrière la mêlée adverse. Le résultat de tout ceci est que, après une partie qui fut moins que belle, le Stade Nantais triomphait du Sporting par 16 points à 15. L'arrière de Nantes, Aubry, fut plein d'à propos, et la sureté de ses coups de pied fut très remarquée; Percy Bush ne s'employa pas comme il devait le faire; Laporte et Galliot furent impeccables.

Au Sporting, Cadenat s'est montré capable d'être international et l'arrière, Legalès, nous a fait regretter que Berthet n'ait pas tenu la place qu'il occupe habituellement.

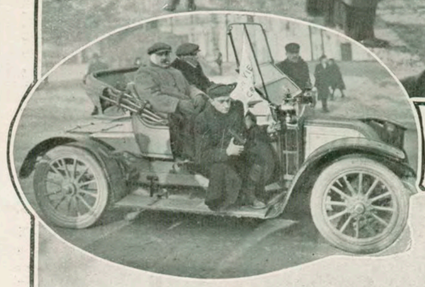
JEAN AUGER.

JEAN BOUIN GAGNE LE Xe PRIX LEMONNIER

La Vie au Grand Air

La sortie de Versailles.

Le départ fut donné à 182 concurrents. Mais, fait incroyable, le chronométreur officiel n'était pas là. Et malgré l'hécatombe de records accomplie par le Marseillais J. Bouin, les temps ne seront jamais qu'officieux.



Le passage à Suresnes.

Bouin prenait un départ impressionnant, Arnaud restait dans sa foulée et Renaud s'accrochait avec ténacité. Le second peloton fut vite distancé par les trois hommes qui abordèrent en même temps la côte de Picardie.

Dans la côte de Picardie.

En haut de la côte, Bouin, Arnaud et Renaud sont toujours en tête. C'est en bas de la descente que le fameux Marseillais tente son irrésistible démarrage. Au bout de trois tentatives, il lâche ses deux suiveurs. — En médaillon, à gauche, Gaudermen qui avait bien voulu emmener notre photographe pour suivre la course.

Le triomphateur du Xe Lemonnier. C'était la première fois qu'il prenait de famille au

Bouin.

battu le record de Keyser de 1 m. 46 s. à cette épreuve. Il est triste qu'un deuil té Keyser de courir.

Le passage à niveau de Saint-Cloud.

Dès qu'il eut lâché ses rivaux, Bouin ne fit qu'augmenter son avance. Il gagna avec 700 mètres sur le second, Ballon, qui avait réussi à passer Renaud et Arnaud, fatigués de leur effort. Fayollat était troisième. Par équipes, la victoire revient au R. C. F. à un point devant l'A. S. F. — En médaillon, l'arrivée de Ballon.

IMPRESSIONS DU PRIX LEMONNIER

PAR J. BOUIN ET J. KEYSER

L'arrivée de Jean Bouin.

J. Bouin termine le parcours en battant le record de 1 m. 46 s. Ballon, second est à 700 mètres.

L'apothéose du vainqueur.

Après sa victoire, les cinématographes s'emparent du vainqueur pour reproduire sa silhouette en des films pittoresques.

Le triomphateur du Prix Lemonnier de 1911, J. Bouin, et le vainqueur de 1910, J. Keyser nous donnent leurs impressions l'un de coureur, l'autre de spectateur

Vous me demandez de conter mes impressions du Challenge Lemonnier, à vos lecteurs; c'est une besogne dont je veux bien m'acquitter, mais je ne vous cacherai pas que recommencer l'épreuve me serait plus facile.

Voici en quelques mots ma performance :

Dès le départ, je me suis dégagé pour éviter tout contact avec des concurrents maladroits ; je garde un cuisant souvenir de mon National d'Amiens 1909 où j'eus le pied traversé.

On m'avait bien parlé de la fameuse côte de Picardie, mais je trouve qu'elle est loin de celle d'Eze (Nice-Monte-Carlo). Après être resté jusqu'à la descente de Picardie avec Renaud et Arnaud qui me firent une excellente impression, je démarrai pour les laisser, puis je poursuivis ma route d'un train soutenu et régulier jusqu'au Pré Catelan.

De toute cette journée, le souvenir que je garde le plus volontiers, c'est le temps mis pour couvrir la distance des 12 kilom. 800. Je ne vous cacherai pas que j'étais bien un peu effrayé par l'excellent temps (42 m. 42 s.) de Jacques Keyser.

Aussi fus-je tout heureux d'apprendre à l'arrivée que le record était battu de 1 m. 46 s.

Je terminerai mon lourd travail de « journaliste » en faisant quelques remarques sur les coureurs Renaud et André qui m'ont laissé une bonne impression, mais je leur conseillerai, et ceci dans leur intérêt, de ménager leurs efforts, car je suis persuadé qu'ils peuvent mieux faire. Quelques mots pour le camarade Ballon qui confirme son classement du dernier National.

Maintenant il ne me reste plus qu'à attendre et effectuer un bon entraînement pour l'International de Newport, qui se disputera le 25 mars et où je m'efforcerai de porter haut les couleurs nationales.

J. Bouin.

Pour s'habiller à l'arrivée.

Avant le départ Bouin surveille la façon dont on range ses vêtements qu'il doit trouver à l'arrivée.

Je regrette amèrement de n'avoir pu rencontrer mon camarade Bouin sur le parcours classique du Lemonnier, étant donné que cette course fut toujours à ma convenance. Je crois en toute sincérité que la place de premier de mon concurrent direct n'eut point changé mais la lutte aurait été sévère et le record aurait sûrement atteint 40 minutes.

Je fus donc réduit à suivre la course en automobile, ce ne fut pas sans un serrement de cœur, car je l'avoue cela me tentait de me trouver en lutte auprès de mes camarades.

La course fut simple, l'extraordinaire Marseillais prenait la tête dès le début suivi d'Arnaud et de Renaud, un nouveau qui me fit une excellente impression. En bas de Picardie, notre Bouin, aimant la solitude, rentre la tête dans les épaules et laisse littéralement sur place, en un superbe démarrage, ses deux acolytes désemparés. Dès lors, la place de premier est acquise.

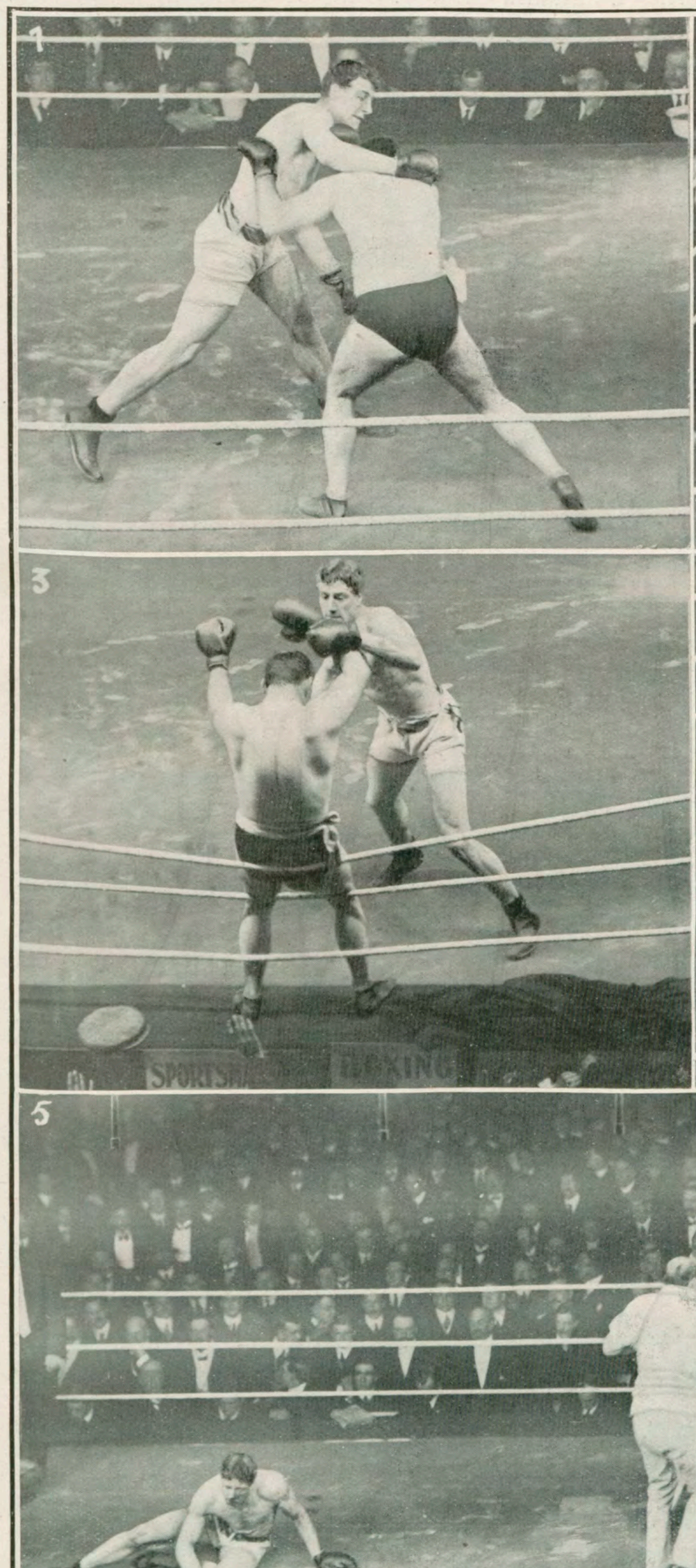
Dans la descente de Suresnes le classement des premiers ne change plus : Bouin, Ballon, Fayollat se suivent, c'est la lutte par clubs qui se continue, le Racing, deuxième, rattrape des places. Renaud, Versel et Lucien reviennent à temps sur les coureurs de l'A. S. F. pour gagner difficilement par un point.

A remarquer la jolie équipe de l'A. S. F. très en progrès et qui nous réserve des surprises pour les championnats, leur triplette Lamorille Renault et Arnauld me paraît excellente.

Je souhaite que les circonstances me soient plus favorables et me permettent de rencontrer d'ici peu mon ami et concurrent Bouin dans les Championnats de France où j'espère lui livrer un assaut sérieux et, si l'équipe française est au complet, pouvoir aider le fameux Marseillais dans sa tache, afin de remporter au mois de mars une éclatante victoire chez nos amis les Anglais.

Jacques Keyser.

LE COMBAT GUNNER MOIR - WELLS



LA CINÉMATOGRAPHIE DES TROIS ROUNDS

Le 11 janvier, à l'Olympia de Londres, se disputait le match Moir-Wells. Celui-ci après avoir mis knock-down son adversaire et avoir semblé devoir triompher très rapidement, reçut des coups terribles et fut knock-outé par Moir au troisième round. — 1. Wells attaque violemment Gunner Moir qui recherche le corps-à-corps. — 2. Wells accule Moir qui se défend péniblement. — 3. Gunner Moir est projeté dans les cordes par Wells. — 4. Wells met son adversaire knock-out. — 5. La face des choses a changé : le gong de la fin du second round sauve Wells du knock-out. — 6. Gunner Moir a knock-outé Wells et vient le relever .

LE GRAND STEEPLE DE NICE

La victoire est revenue dans le Grand Steeple de Nice à Cheshire Cat à M. Veil-Picard & Son jockey, René Sauval, nous raconte sa carrière

Teuton.

Le Prix du Prince de Monaco (Steeple, 3.400 mètres, 10.000 francs). Le saut du talus, 10 janvier.

Teuton, parti derrière Fine-Mouche II est passé de très bonne heure en tête et ne s'est pas laissé rejoindre. Aux tribunes, il avait deux longueurs d'avance sur Fine-Mouche II qui précédait Kintyre de trois longueurs. L'ordre ne se modifiait pas et Teuton gagnait par trois longueurs.

La lutte entamée dès le début du meeting niçois entre les écuries Liénart et A. Veil-Picard se poursuit avec vigueur et les alternatives qu'elle avait suivies déjà l'an dernier se répètent très exactement. L'écurie Liénart a eu tout d'abord un avantage marqué, mais de même que l'an dernier, l'écurie A. Veil-Picard a pris la plus brillante revanche. Elle a mis en ligne, avec son champion de l'an dernier, Tournelle et Cheshire Cat, et c'est ce dernier qui l'a emporté. Cheshire Cat, en tête depuis le tournant, avait derrière lui entre les deux derniers obstacles, Blagueur II. Tous les deux dominaient à ce moment la situation; on s'attendait à voir le poulain céder la place à son aîné qui, passible déjà de toutes les surcharges, pouvait impunément ajouter à sa brillante collection un Prix de 100.000 francs, tandis qu'un pareil succès pésera lourd sur la carrière de Cheshire Cat. Tous les deux cependant ont défendu leur chance jusqu'au bout avec acharnement, le succès du poulain est un bon point de plus à l'actif de la jeune génération qui, dans presque toutes les occasions, a eu le pas l'automne dernier sur les vétérans. Il faut reconnaître toutefois que la défaite de Blagueur II n'est pas sans excuses. Gêné au dernier tournant au moment de son effort, il était mal remis encore quand il a abordé la claie qui suit, et la grosse faute qu'il a commise lui a probablement coûté la course. C'est le Blagueur II des meilleurs jours que W. Davis nous a rendu pour cette importante occasion.

Dans ces conditions, la course de Cheshire-Cat est de toutes manières excellente. Les quatre d'ailleurs se sont d'une façon générale très bien comportés, sauf Kintyre qui n'est plus elle-même; tous ont joué un rôle sérieux dans la course. Renteria et Tournelle, après avoir figuré d'un bout à l'autre au premier rang ont fini, la pouliche de M. James Hennessy troisième, et celle de M. A. Veil-Picard cinquième. Cani Comba qui les sépare à l'arrivée a fait lui aussi très bonne figure, il a donné là, vraisemblablement sa mesure. Jim Crow, qui avait le jeudi précédent gagné brillamment une course de haies sur 3.000 mètres a trouvé comme on pouvait le prévoir, la distance trop longue.

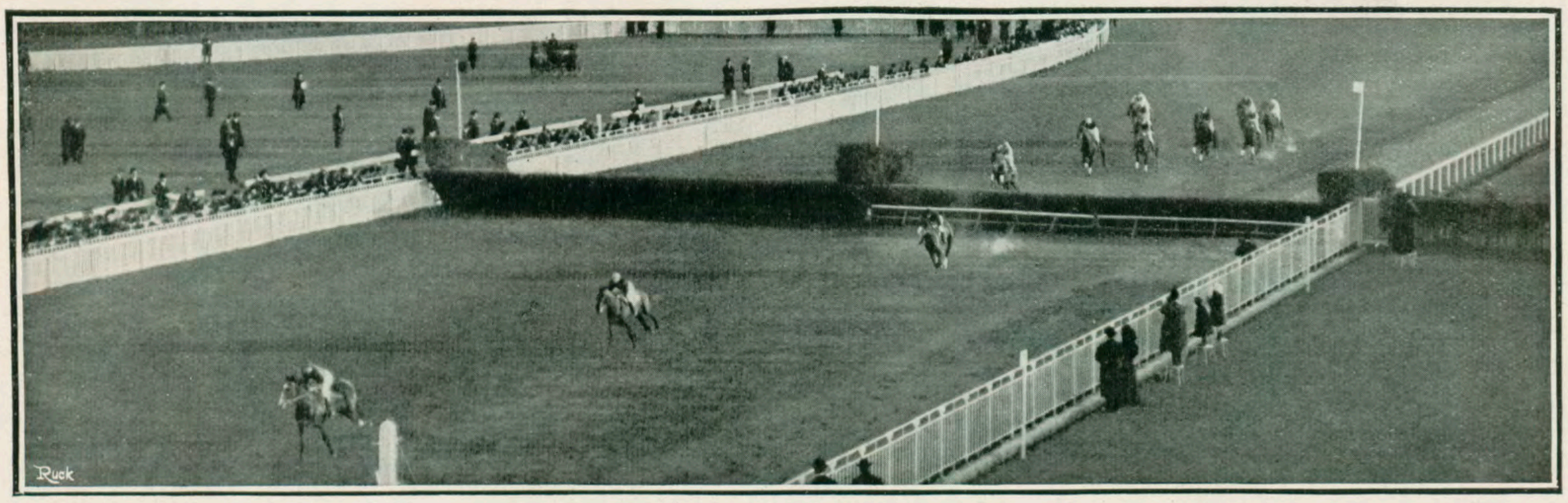
STUART

Ma carrière, par René Sauval.

J'avais douze ans, lorsque je parvins à persuader à mon père, vieux turfiste, qu'il valait mieux me laisser devenir jockey que rester au collège. Deux années se passent pendant lesquelles je me parfais dans mon métier. En 1906, étant encore apprenti, je n'avais que 15 montes gagnantes à mon actif, lorsque je remporte le Grand Steeple. En 1907, avec Grosse Mère, je remporte mon second Grand Steeple.

Depuis je n'ai presque plus d'histoire. J'ai gagné maintes courses classiques. Ces lauriers ne sauraient cependant effacer ma plus cruelle déception, lorsque montant Dehabie au vicomte de Fontarce, et ayant course gagnée, je me laissais surprendre et étais mis à pied pour deux mois. Pour une faute vénielle, j'étais mis hors de combat alors que je tenais la tête du classement général avec 15 gagnants sur mon rival G. Parfrement. Je viens de gagner encore le Grand Steeple de Nice cette année et j'en suis bien heureux.

RENÉ SAUVAL.



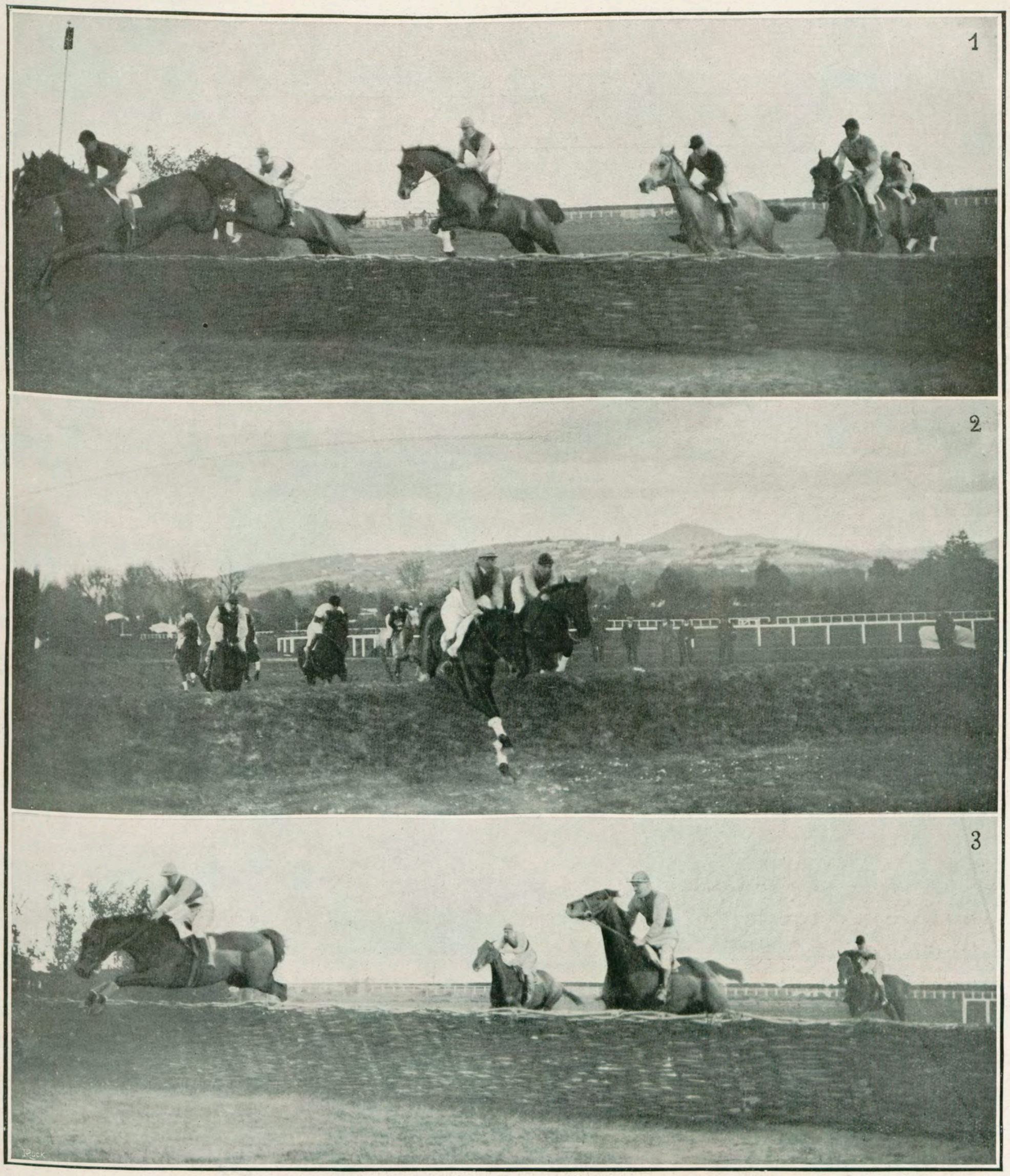
Jim Crow. Romarin II. Proclès.

Le Prix Béthune (Haies, 3.000 mètres, 10.000 francs). L'arrivée, 12 janvier.

Rapidement, Jim Crow passait en tête et restait premier jusqu'au bout. Tous ses adversaires étaient battus au dernier tournant. Romarin II se rapprochait et s'attachait à la poursuite du leader, mais il succombait de trois longueurs.

Photographies de notre envoyé spécial.

Cheshire-Cat gagne le Grand Steeple de Nice



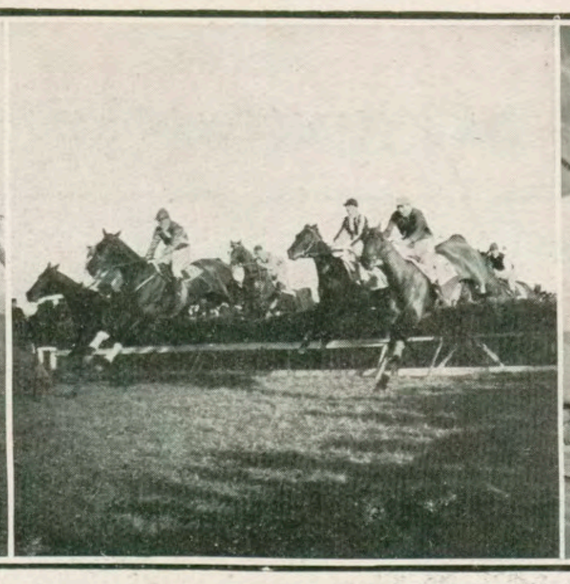
LES DIVERSES PHASES DU GRAND STEEPLE DE NICE (4.400 mètres, 100.000 francs). 15 janvier.

1. Le saut de la première claie ; neuf concurrents ont pris le départ. Jim Crow a réglé l'allure dès le début, devant Renteria et Tournelle. Au premier passage des tribunes et en face il avait six longueurs d'avance. A la rivière, Renteria le rejoignait. — 2. Le talus : Jim Crow, rejoint, s'effondrait. En face, au deuxième tour, Renteria était toujours devant. — 3. La dernière claie : Cheshire Cat passait en tête au dernier tournant. Blagueur II arrivait entre les deux derniers obstacles derrière son compagnon d'écurie. Blagueur II faisait à l'avant-dernière haie une faute qui lui coûtait la victoire. Cheshire Cat, à M. Veil Picard, monté par R. Sauval, triomphait par une demi-longueur. Renteria, 3e à trois longueurs devant Cani Comba à 5 longueurs.

LE CARNET DU SPORTSMAN

Le 14 Janvier à Etampes, l'aviateur Bill emmène comme passager, le général Roques, directeur de l'aéronautique militaire.

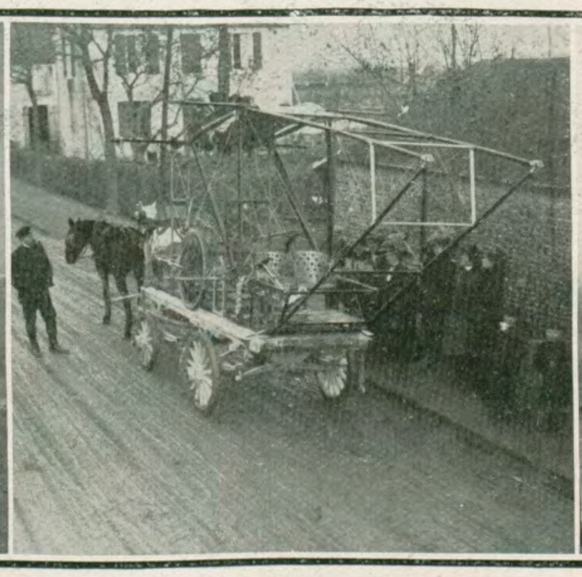
A Saint-Ouen, en association, le Red Star Amical Club triomphe du Racing Club de Saint-Quentin par 4 buts à 1, après une partie disputée.



La saison des courses à Pau est des plus réussies. Guindal monté et bien conduit par le jockey Salamagnou, s'est adjugé facilement le Prix Sers.

Le 14 Janvier à Etampes, l'aviateur Weymann emmène comme passager le lieutenant-colonel Bouttieaux qui accompagnait le général Roques.

A Lyon, le Lawn-Tennis de France, bat le Tennis Club de Lyon par 4 points d'avance. En simple, Germot bat difficilement Poulin par 6 à 3. En double après 2 sets, Poulin-Cozon triomphe de Germot-Anceau.



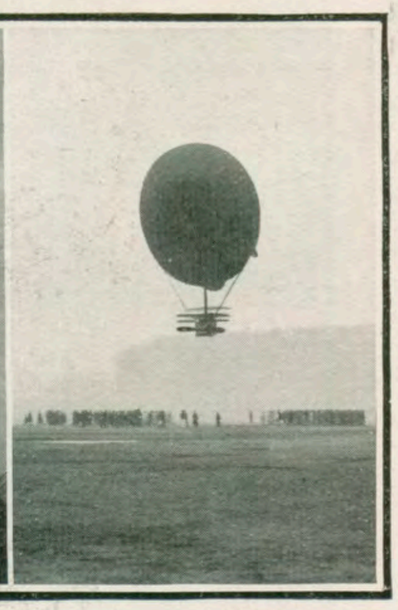
Le nouvel appareil Blériot, à 4 places, en route pour l'aérodrome Blériot, à Pau. où il sera monté. Cet appareil sera essayé cette semaine par Alfred Leblanc.

Une nouvelle prouesse d'aviation : M. Vidars et le lieutenant Morel ont, sur leur monoplan Deperdussin, dans le voyage Béheny-Mourmelon, battu les records jusqu'à 40 kilomètres avec passager, couvrant la distance en 29 m. 40 s.

On a retrouvé sur la côte belge, le casque de l'infortuné aviateur anglais Cecil Grace, qui s'est perdu dans la mer du Nord.

Aussi courageux aviateur que brillant cavalier, le lieutenant Princeteau se distingue par ses vols hardis à Pau

Roger Morin, un nouveau venu à l'aviation, s'entraîne pour les grandes randonnées. Il a accompli la semaine dernière le voyage Pau-Orthez et retour.



Le dirigeable « Ville de Pau », après avoir évolué au dessus de la place de la Hauteplante, repart pour son hangar.

Principaux résultats sportifs du 9 au 15 Janvier 1911

AÉRONAUTIQUE

LUNDI 9 JANVIER. — Belgrade. — L'aviateur Rusyan tombe d'une hauteur de 20 mètres et se tue.

ATHLÉTISME

MARDI 10 JANVIER. — Lens. — Boxe. — Carpentier knock oute Brochet au 7e round.

New-York. — Joé Coster a le meilleur sur Abe Attell en un combat de 10 rounds.

MERCREDI 11 JANVIER. — Londres. — Gunner Moir knock oute Bombardier Wells au 3e round, après avoir été en difficulté au 1er round

SAMEDI 14 JANVIER. — Paris. — Wonderland. — Kleber bat Lepine. Marthuin knock oute Jim Donald au 2e round. Andouy bat Adolphe aux points en 10 rounds. Carpentier knock oute Géo Kandal au 5e round.

DIMANCHE 15 JANVIER. — Football-Rugby. — Bordeaux. — Stade Bordelais Université Club bat Stade Français par 5 points à 0.

— Club Athlétique Périgourdin bat Bordeaux Etudiants Club par 16 points à 4.

— Brive.— Club Athlétique Briviste bat Stade Toulousain par 5 points à 3.

— Colombes. — Stade Nantais U. C. bat Sporting Club U. F. par 16 points à 15.

— Football Association. — Saint-Ouen, — Red Star A. C. bat Racing Club de Saint-Quentin par 4 buts à 1.

— Colombes. — Racing Club de France et Association Sportive française font match nul marquant chacun 4 buts.

— Bagatelle. — Union Sportive Suisse bat Paris Star par 3 buts à 2.

— Lyon.- Football Club de Lyon bat Lyon Olympique par 3 buts à 0.

— Le Tremblay. — Club Athlétique Français bat Standart Athlétic Club par 8 buts à 0.

— Course à pieds. — *Prix Lemonnier*. — 1° Bouin (C. A. S. G.) couvrant les 12 kilom. 800 en 40 m. 55 s. (record); 2° Ballon (S. C. V.) à 500 mètres; 3° Fayollat (S. C. V.); 4e Lamorille (A. S. F.). Par équipe la victoire est revenue au Racing Club de France avec 58 points, devant l'A. S. F. avec 59.

CYCLISME

DIMANCHE 15 JANVIER. — Palais des Sports. — *Prix Paul Barras*.—1° Dupuy devant Schilling et Doerflinger. Brassard de vitesse. — 1° Dupré; 2° Pouchois.

Prix Charles Milles. — 50 kilomètres. — 1° Sérès en 42 m. 15 s. battant le record; 2° Guignard à 4 tours; 3° Lavalade à 9 tours.

HIPPISME

SAMEDI 14 JANVIER. — Nice. — Grand Prix de la Ville de Nice, Steeple chase, 4.400 mètres, 100.000 francs. 1° Cheshire Cat à M. Veil-Picard: 2° Blagueur II à M. Veil-Picard: 3° Renteria à M. James Hennessy. P. M. gag. 13 francs. Pl. 13 fr. 50, 9 francs.

SPECTACLES SPORTIFS DE LA SEMAINE

SAMEDI 21 JANVIER.— Wonderland Français (Grande Roue) à 9 h. 15. Combats de boxe: Ledoux contre l'Anglais Cohen, Eustache contre l'Anglais sir Burns.

DIMANCHE 22 JANVIER. — Vélodrome d'Hiver : Course de Six Heures, de 11 h. à 5 h.

DIMANCHE 22 JANVIER.—Polo, 2 h. 30. Rugby : R.C.F. contre National Footballers Club de Londres.

MA VIE ET MES COMBATS

Par JACK JOHNSON, champion du monde.

Nous commençons aujourd'hui les mémoires de Jack Johnson. Les anecdotes du début de la vie du champion noir et le récit de ses combats intéresseront, au plus haut point, les lecteurs de la *Vie au Grand Air*.

CHAPITRE PREMIER

JE FAIS MON ENTRÉE DANS LA VIE AU TEXAS SOUS LES ASPECTS D'UN PETIT NÉGRILLON. — PLUS LOIN QUE LES CROISADES. — LE MÉCHANT GARÇON.

Lorsqu'un homme blanc écrit ses mémoires, comme je vais essayer de le faire ici, il a coutume de commencer par l'histoire de sa famille depuis les temps les plus reculés. Il semble que plus il remonte haut, plus cela va présenter d'intérêt. Aussi, je pense que tout auteur n'hésite pas à broder sur sa généalogie. Au fond, tout cela n'intéresse que les membres de sa famille. Mais, je ne veux pas ne pas me soumettre à une aussi vieille coutume et je vais dire aussi quelques mots sur ma généalogie.

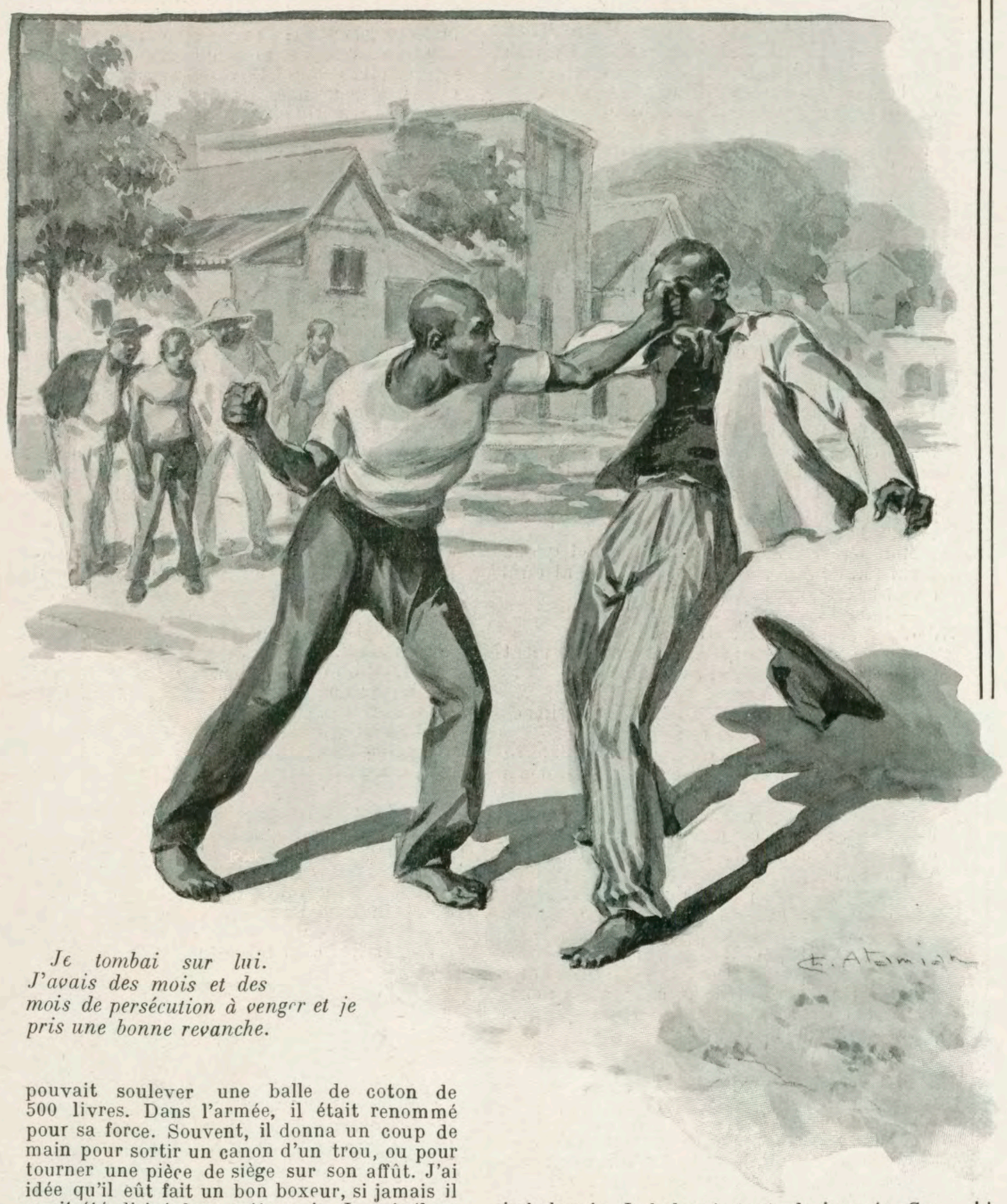
Nos souvenirs se transmettent surtout par la tradition du père au fils. On ne se figure pas, parmi les blancs, que nous sommes fiers aussi de nos ancêtres et que pendant de longs jours et des nuits plus longues encore, quand nous ne connaissions ni les écoles, ni les livres, nous nous transmettions les souvenirs des siècles passés. Il n'y a pas de doute que les récits se modifiaient avec les temps, mais les faits saillants restaient les mêmes. Que ce soit fable ou tradition, cela importe peu. Que l'on me dise, dans l'histoire des familles blanches depuis deux ou trois siècles, quelle est le part de la vérité et celle de la fable !

Mon père et ma mère et leurs parents depuis de nombreuses générations vivaient dans la Caroline du Nord. S'il me fallait établir mon pedigree, je pourrais dire que mes ancêtres arrivèrent dans le Nord-Amérique avec les premiers colons blancs ; si donc une longue résidence est nécessaire pour obtenir le droit de cité, je peux me vanter d'être un Américain pur-sang, car nous nous installâmes dans le pays avec les exilés de la révolte de Monmouth en Angleterre, 150 ans avant que les Etats-Unis existassent même en rêve.

Vous êtes très fiers, vous, hommes blancs, quand vous pouvez faire remonter votre noblesse aux Croisades, quelque chose comme il y a dix siècles. Mais voulez vous me dire qui construisit ces édifices que vos ancêtres trouvèrent en Palestine au moment des croisades et qui comptaient déjà vingt siècles ? Dans quel pays Salomon allait-il chercher l'or dont il recouvrit le toit de son temple ? Qui construisit les Pyramides il y a 40 siècles ? Quelle est la race qui éleva les monuments d'Egypte avant qu'on sut qu'il existât une Europe, dont les habitants, vêtus de peaux de bêtes, traînaient dans les cavernes une existence misérable ? Qui... mais a quoi bon ? Je n'ai pris la plume que pour vous parler des choses de notre temps.

Ce qui est certain, c'est qu'à cette longue suite d'ancêtres, tous durs travailleurs, gens de plein air, je dois ma taille, la force de mes bras et la qualité de mes muscles, tous héritages dont je suis aussi fier que d'autres peuvent l'être d'une couronne de baronnet. Jeunes encore, mes parents émigrèrent de la Caroline au Texas. C'était au moment de la république de Lone Star. Le Texas combattait contre le Mexique pour conquérir son indépendance, et les malheureux habitants de la frontière menaient une vie très dure, ne travaillant aux champs qu'entre deux escarmouches d'Indiens et de Mexicains

Puis, vint la guerre civile, dans laquelle mon père servit du commencement à la fin. Il était au siège de Wicksburg et à la bataille d'Appomatox avec Grant, qui mit fin à la guerre, et il prit part entre temps, à de nombreux combats. Mon père était un des hommes les plus forts, physiquement, que j'aie connus. Il n'était pas tout à fait aussi grand que moi, mais il était trapu, et très large d'épaules. Il portait avec la plus grande aisance un baril de sucre ou de lard et, d'une seule main, il



Je tombai sur lui. J'avais des mois et des mois de persécution à venger et je pris une bonne revanche.

pouvait soulever une balle de coton de 500 livres. Dans l'armée, il était renommé pour sa force. Souvent, il donna un coup de main pour sortir un canon d'un trou, ou pour tourner une pièce de siège sur son affût. J'ai idée qu'il eût fait un bon boxeur, si jamais il avait été dirigé dans cette voie. Jamais il ne m'entretint de sa vie militaire, mais, des conversations que j'entendis avec ses amis, je conclus que souvent on l'employait à mettre à la raison les fortes têtes de son régiment.

Après la guerre, il revint chez ses parents, se maria et s'établit à Galveston où je naquis, il y a 33 ans de cela. Le dur travail de sa vie militaire avait ébranlé sa robuste constitution et il obtint une place de portier dans une des grandes maisons de la ville. Pour moi, les jours de ma prime enfance se passèrent comme ceux de tous les gamins de ma race et de ma condition, à courir dans la rue, à manquer l'école le plus souvent possible et à aller flâner sur le port pour regarder les bateaux.

Mais, dès que je fus en âge de travailler, ce fut fini de paresser. Il y avait six enfants à la maison à nourrir et à habiller. Ma mère en avait eu neuf, mais trois moururent avant ma naissance. Il y avait donc des jours très durs dans notre maisonnette de Galveston, et aussitôt que je fus assez grand, mon père me prit pour l'aider, car son service de portier l'occupait fort. On ne connaissait pas alors les balais mécaniques ou le *vacuum cleaner*. Il n'y avait que les balais vieux style, avec lesquels je balayais. Je balayais toute la journée. Ces diables de balais étaient plus grands que moi et une de mes joies c'est quand je pus arriver au haut du manche. Je crois d'ailleurs que c'est le balai manié dès mon plus jeune âge qui m'a fortifié les muscles du dos et des épaules. Je donne ce mode d'entraînement pour ce qu'il vaut.

Le premier argent que j'ai gagné me vint d'un laitier qui avait de nombreux clients à Galveston. Il me chargea de garder son cheval, pendant qu'il allait livrer ses boîtes à lait. Mais bientôt, ce fut lui qui resta dans la voiture pendant que je montais des étages et des étages. Il me donnait chaque semedi soir dix sous et une paire de bas rouge. C'était le prix de ma semaine. Je me suis toujours demandé où il trouvait tous ces bas rouges. J'en étais au reste très fier, mais plus fier encore de mes dix sous.

La première bataille de ma vie est encore toute fraîche en ma mémoire. Mes parents étaient des gens très pieux, craignant Dieu, et membres de l'église méthodiste. Il n'y en avait pas qui tinssent davantage à ce que leurs enfants restassent toujours dans le droit chemin. Je ne m'étais jamais battu, et je ne me deman-

dais même pas si j'oserais pouvoir m'y hasarder.

Près de chez nous, il y avait un gamin noir du nom de Jakey Morris qui était le vrai tyran du quartier. Tous les autres enfants, garçons comme filles, devaient se soumettre à ses lois. Comme j'étais déjà grand pour mon âge, il faisait exprès de me taquiner, de me pincer et de me faire mille misères quand il me rencontrait. Je ne me rendais pas compte que j'étais capable de lui flanquer une roulée et je me sauvais quand je le voyais. Juste de l'autre côté de la rue vivait une vieille négresse que nous appelions tous grand'mère Gilmore. Un jour elle m'appela et me dit :

— Ecoute Jack, le premier jour que ce Morris t'embêtera, envoie lui un bon coup de poing et il te laissera tranquille. As-tu compris ?

Justement le même jour, Jakey m'aperçut et se mit à courir sur moi comme d'habitude. Je m'arrêtai et je l'attendis venir. Quand il vit cela, il s'arrêta aussi. Cela me donna du courage, je tombai sur lui, j'avais des mois et des mois de persécution à venger. Je pris une bonne revanche. Et dorénavant, quand nous nous rencontrions, ce n'est pas moi qui me sauvais.

Mais pendant toute la journée, j'eus bien plus peur que pendant la bataille. Ma mère m'appela ; elle avait l'air tout à fait indigné, mais elle se contenta de me faire asseoir auprès d'elle et quand elle eut fini de lire son chapitre de la Bible : « je le dirai à ton père, gamin, me dit-elle simplement, quand il rentrera à la maison. »

Mon père arriva ; on se mit à table, et, quand il eût fini de dire les grâces, au moment où il levait la tête, ma mère lui dit :

— Savez-vous ce qu'à fait notre garnement de Jack aujourd'hui ? Il s'est battu !

— Battu ! dit mon père, en levant lentement les yeux de son assiette, avec qui ?

— Avec Jakey Morris.

Mon père me regarda et dans une grimace qui voulait être un sourire :

— Oui, dit-il, j'ai vu, ce soir, Jakey, dans sa cour, quand je passais devant sa maison, il m'a bien eu l'air d'avoir reçu une rossée.

Ce fut tout, et je commençai à respirer plus librement. Depuis ce jour, j'eus souvent des explications animées avec des garçons plus vieux et plus grands que moi, et mon père ne s'en occupa pas. Si j'avais un fils, je n'aimerais pas certainement qu'il passe son temps à se battre. Mais s'il était attaqué et qu'il ne corrigea pas l'autre, c'est moi qui le corrigerais en rentrant à la maison. Les batailles entre gamins leur donnent de la confiance en eux-mêmes et c'est une première leçon pour la lutte de l'existence.

CHAPITRE II

MA PREMIÈRE EXPÉRIENCE DU RING. — HISTOIRE D'UN POLICIER ET DE DEUX NÉGRILLONS. — MA BONNE SŒUR LUCIE.

Ma première bataille en public n'eut comme spectateurs qu'un cercle de petits polissons de mon âge. Mais c'est néanmoins là que je fis ma première expérience du ring et que je connus pour la première fois la saveur des encouragements et la joie du triomphe. L'auteur primitif de la querelle fut un policeman.

J'étais juste à cet âge où tous les gamins sont très fiers quand ils peuvent arriver à jouer avec des garçons plus grands et plus âgés qu'eux. En musant sur les quais et dans les rues, je m'étais souvent arrêté à regarder les grands garçons jouer aux dés à l'ombre d'une balle de coton ou derrière quelque hangar. Je ne fus pas long à apprendre à agiter le cornet en souhaitant tout bas qu'il sorte quelques cents ou quelques soixantes.

Une après-midi, j'étais si occupé — jouais-je moi-même ou n'étais-je qu'un simple spectateur enthousiaste, je l'ai oublié — toujours est-il que je ne vis pas arriver un grand policeman qui se précipita sur nous. Toute la troupe s'envola comme une nuée de pierrots ; moi, je fus pincé et je sentis la poigne solide de l'homme de police qui m'empoignait par le col de ma chemise. Il m'emmenait quand, au premier coin de rue, nous aperçûmes un autre négrillon, nommé Dave Pearson, qui était couché dans une caisse à biscuits et qui remuait doucement ses pieds et ses jambes nus, comme s'il avait été encore à moitié endormi. Quand il me vit entre les mains du policeman, il s'éveilla tout à coup et nous regarda avec un étonnement très bien simulé. Il faut vous dire que Dave était précisément un des joueurs les plus enragés dans la partie si malencontreusement interrompue, mais quand le policeman se précipita sur moi, Dave qui était plus âgé et qui avait de grandes jambes put s'enfuir sans avoir été remarqué. Il fit le tour du pâté de maisons et se fourra dans sa boîte où il était assis maintenant avec l'air innocent d'un chérubin noir.

Le policeman ne dit rien, et je n'avais garde de souffler mot, mais quand nous fûmes à côté de la caisse, il s'arrêta et regarda Dave bien en face. Ce fut assez, le chérubin innocent se transforma en un négrillon épouvanté. Il bondit hors de sa caisse pour se sauver. Mais ses pieds nus n'avaient pas encore touché le sol, qu'il était empoigné. C'était une faute. S'il était resté tranquille, le policeman aurait passé sans rien dire.

— Je te tiens aussi, mauvais garnement, dit-il, et le voilà qui défile dans la rue avec, dans chaque main, un négrillon, l'air penaud et qui aurait bien voulu être ailleurs. Un peu plus tard, nos mères vinrent nous réclamer en promettant de nous corriger aussitôt rentrés à la maison,

Mais le bruit courut parmi nos camarades que c'était moi qui avait dénoncé Dave au policeman. C'était un mensonge et une de ces offenses qui ne se pardonnent pas. J'étais tellement indigné que j'étais comme fou et j'employais des mots dont je ne m'étais jamais servi.

— C'est un damné mensonge, et je suis prêt à flanquer une volée au damné menteur qui a dit cela.

— Suppose que ce soit Dave Pearson lui-même, me dit l'autre.

— Quand ce serait le diable, je ne me dédis pas !

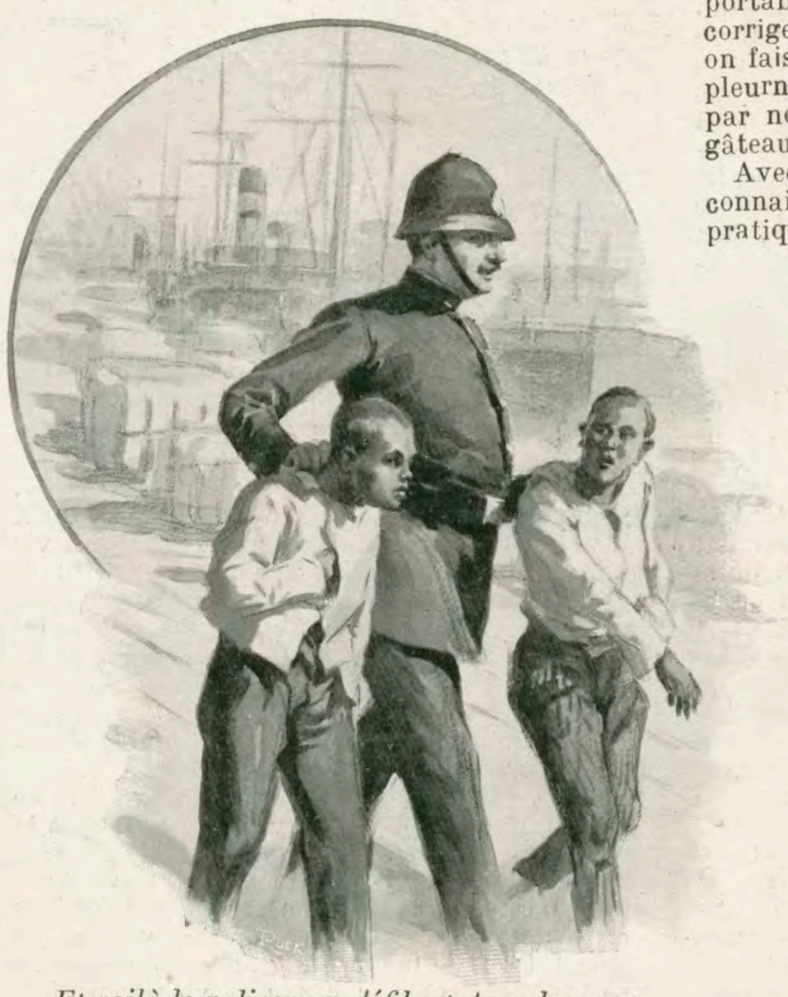
Le lendemain, je rencontrais Dave sur le port.

— C'est toi qui as dit que j'étais un damné menteur ?

— J'ai dit que celui qui avait dit que je l'avais dénoncé était un damné menteur, et que je lui flanquerais une volée.

— A moi ?

— A toi, si c'est toi qui l'as dit !



Et voilà le policeman défilant dans les rues de Galveston tenant, dans chaque main, un négrillon l'air penaud.

Nous n'en dîmes pas plus et aussitôt la troupe de gamins forma le cercle autour de nous. Dave était plus âgé et plus lourd, et il avait plus d'expérience. Mais je me battais comme un fou et finis par avoir l'avantage.

J'eus, par la suite de nombreuses discussions avec d'autres garçons, pour des futilités qui nous paraissaient des choses très importantes. Tantôt pour un « nickel » (1), tantôt pour une discussion entre deux de nous. Tous ceux qui se souviennent de leur enfance savent que dans une troupe de gamins, il y a à chaque instant des batailles. Mais je peux dire que si je n'ai jamais évité le combat, je ne l'ai jamais cherché, et que je ne me suis jamais amusé à boxer des gamins plus petits et plus faibles que moi. Aussi étais-je aimé de tous.

Pour remonter plus haut dans mes souvenirs, il me revient qu'à l'âge de neuf ans, je pensais à gagner ma vie. Cela ne m'allait guère de pousser le balai derrière mon père ; je voulais m'en aller et travailler pour mon compte.

Comme je l'ai dit, la vie n'était pas gaie dans notre petite maison de Galveston et les jours où l'on se serrait le ventre étaient plus fréquents que les jours de fête. Souvent ma mère avait des ennuis et je cherchais à la consoler.

— Attendez, maman, lui disais-je. Quand je serai grand, j'achèterai un terrain et je ferai bâtir une maison avec un étage et un balcon tout autour, où l'on mettra des plantes grimpantes. Et puis, derrière, il y aura une cour, dans laquelle nous aurons une vache et des poules qui pondront des beaux œufs pour vous.

Et alors, je lui demandais de me laisser partir, que je reviendrais sûrement avec de l'argent. Mais elle se moquait de moi et me disait que je n'avais qu'à aller à l'école pour le moment, et à apprendre à devenir un honnête homme.

Mais c'était chez moi une idée fixe, de m'en aller de chez mes parents pour gagner de l'argent. Avec cette préoccupation constante, je me sauvais plusieurs fois de la maison. Mais, chaque fois, ma sœur Lucy parvenait à me retrouver et à me ramener. Il n'y eut que la dernière fois que je parvins à lui échapper. Quelquefois elle me ramenait par l'oreille ; d'autres fois, elle était obligée de me traîner. Brave sœur Lucy ! Elle m'aimait bien et elle n'avait en vue, je le sais, que mon intérêt.

Ma mère, comme toutes les bonnes mères que j'ai connues, avait un trop bon cœur. Elle avait toute une nichée d'enfants insupportables, mais elle était incapable de les corriger. Quand on la voyait prendre une verge, on faisait semblant de tomber, on se mettait à pleurnicher, et au lieu de la verge, elle finissait par nous donner un morceau de pâté ou un gâteau.

Avec sœur Lucy, c'était autre chose. Elle connaissait toutes mes ficelles, pour les avoir pratiquées elle-même, et il n'y avait pas moyen de lui « monter le coup ». Elle n'hésitait pas, elle, à prendre le fouet pour nous fouetter.

J'essayais bien de lui résister, mais c'était une grande gaillarde, et elle était plus forte que moi. Je disais toujours que je n'avais rien fait, mais maintenant, je reconnais bien que, lorsqu'elle me corrigeait, c'est que je l'avais mérité.

Il y avait une chose que j'aimais mieux que tout au monde, c'était le pudding aux œufs, et je tournais toujours autour du fourneau, le jour où ma mère en faisait. Tous les enfants sont gourmands, mais moi, je l'étais en particulier.

(*A suivre.*)

Jack Johnson

(Illustrations d'Atamian.)

(1) Pièce de cinq cents, 25 centimes de notre monnaie.

Imprimerie de la *Vie au Grand Air*, Paris. H.-L. Motti. *Le Gérant :* Camille Lecestre.